

BRUXELLES CULTURE

15 août 2018

Brussels Diffusion asbl

Contact et abonnement gratuit : pressculture4@gmail.com

RENCONTRE : HELENA DARCO



RENCONTRE HELENA DARCO

Française vivant à Schaerbeek, Héléna Darco a développé un art de peindre fortement influencé par l'esthétique chinoise, à commencer par la calligraphie dont l'étude l'a éveillée à l'importance du geste, à la fois instantané et méditatif. Dans ses toiles, elle rend hommage à la Nature, source d'inspiration dont elle cherche à exprimer la force vive. Abstraites, rarement figuratives, ces œuvres n'imposent rien et se laissent contempler comme des instants fugitifs, figés sur un support. Pratiquées par une artiste qui s'est formée en Chine, elles transmettent des sensations, des rythmes, des harmonies et invitent chacun à s'unir dans une grande communion sensorielle qui exprime la beauté dans ce qu'elle possède de plus simple et de plus vrai. Rencontre.



Vous êtes née à Paris en 1984. Quelles circonstances vous ont amenée à déposer vos valises à Bruxelles ?

Tout simplement le hasard de l'existence. Après six années passées à Lille, le dépaysement n'a pas été si important. Même type de climat, même genre d'architectures, mode de vie identique, culture commune, langue similaire. Pas de quoi chambouler mon quotidien !

De quelle manière s'est déroulée votre rencontre avec le peintre An Gu Yu à Pékin et qu'avez-vous retenu de son enseignement ?

Il s'agit évidemment d'un moment fort de ma vie ! En 2005, j'avais vingt et un ans et la Chine m'attirait au point que j'avais décidé d'y faire un stage de douze mois dans une radio d'Etat à Pékin et ce dans le cadre de mes études en Sciences politiques. Je ne connaissais pas la raison profonde de cette attirance, mais je sentais que ma quête ne s'arrêtait pas à la simple découverte culturelle et au tourisme. Sur place, j'ai été mise en contact avec le peintre An Gu Yu. La découverte de son atelier et de son travail m'a fait l'effet d'un électrochoc, si bien que, au moment de revenir en France, je savais pertinemment que la peinture aurait une place essentielle dans mon parcours. Quant à ma relation avec lui, je pourrais la résumer en affirmant que nous nous sommes apprivoisés. Je suis venue le voir une dizaine de fois et, à chaque reprise, l'émerveillement était au rendez-vous. Dans certaines situations, le regard seul suffit. Il a fini par me repérer et, timidement, sans trop y croire, je lui ai demandé si je pouvais peindre en sa compagnie. La réponse a été affirmative. Il faut savoir que, en Chine, on ne dit jamais « non ». Sa réponse était-elle un demi « oui », un « oui » contraint, un « oui » par défaut, un « oui » sincère ? J'étais perplexe. Par la suite, comme je continuais à venir le voir, il m'a fourni un pinceau et du papier. J'ai produit une énorme tâche noire. Assez vite, il m'a montré de quelle manière travailler l'encre et la couleur. Mon apprentissage a débuté de la sorte.



Pouvez-vous nous parler de cet artiste ?

A l'époque, An Gu Yu avait une quarantaine d'années. Sa carrière démarrait, même si plusieurs de ses œuvres avaient déjà été acquises par les pouvoirs publics et que certains officiels en achetaient pour les offrir à l'étranger ou en Chine. Il avait été aussi déjà invité en

Russie pour exposer dans un musée à Saint Pétersbourg. Sa peinture est une peinture traditionnelle, celle communément connue en Europe comme peinture des bambous, des fleurs et des poissons. Sans être experte, j'ai vu quelques artistes traditionnels en Chine et peu de leurs travaux m'ont touchée comme les siens. Il possédait une telle maîtrise du geste qu'il aurait pu peindre les yeux fermés. Il vivait la peinture qu'il réalisait le plus souvent en une quinzaine de minutes. En réalité, toute cette maîtrise était le fruit de plusieurs décennies d'intériorisation du mouvement par le corps. Il affichait une extrême douceur et une grande patience, doublées d'une gentillesse toute en retenue. La séance commençait toujours par une peinture que j'exécutais devant lui. Puis venait un long moment de corrections et d'explications. Je savais à son attitude quand la séance s'achevait. Il ne me félicitait que rarement, mais je sentais qu'il était heureux lorsque je progressais



Sa personnalité a-t-elle influencé votre manière de concevoir la peinture ?

J'ai énormément appris à ses côtés : la tenue du pinceau, le maintien et l'importance cruciale du corps, l'utilisation des outils de création selon les rendus souhaités, la place du vide et du plein dans la composition, la multitude des nuances de gris et j'en oublie. Il m'a également fourni certaines clés de compréhension de l'esthétique chinoise comme la nécessité de la copie du maître, l'importance du Souffle, les codes de la représentation -qui sont totalement différents des nôtres-, la persévérance dans l'acquisition du geste, la nécessité d'une spontanéité pour atteindre l'essence de la chose à peindre. C'était d'une telle richesse que je ne cite que ce qui me guide encore dans ma pratique actuelle.

Quel regard portez-vous sur cette période ?

Rétrospectivement, je garde le souvenir d'une jeune femme volontaire et passionnée, qui souhaitait emmagasiner un maximum d'informations et pratiquer autant que possible. An Gu Yu me parlait en mandarin et il a fallu attendre que je me familiarise avec sa langue pour communiquer plus intensément. Je lui rendais aussi service en traduisant des demandes étrangères émanant de touristes de passage. Quand mon séjour est arrivé à son terme, je lui ai fait part de mon départ prochain pour l'Europe. Il s'est montré réellement déçu, chose à laquelle je ne m'attendais pas. Dès lors, il ne m'a plus tendu de pinceau et j'ai été complètement désorientée par sa réaction. Il ne concevait pas notre relation comme une initiation, mais comme le début d'un partenariat. Peut-être s'était-il attaché à notre duo mais, plus pragmatiquement et comme le sont les Chinois, il pensait que je resterais et que cela serait bénéfique pour tous les deux. Pour résumer, j'apprenais de lui et il gagnait un certain prestige à enseigner à une étrangère. Tout le pâté de maisons venait nous voir travailler. Je l'aidais à vendre et j'aurais pu l'aider à nouer des liens avec l'étranger. Pour moi, la question de rester ne pouvait pas se poser. Je n'étais pas encore diplômée et je n'avais aucune source de rémunération durable pour assurer ma vie là-bas. Avant de se dire adieu, il m'a fait promettre de poursuivre mon apprentissage et de me former à la calligraphie, base de toute la peinture. Dès mon retour en France, j'ai immédiatement songé à revenir en Asie pour trouver un professeur de calligraphie. Chose qui s'est concrétisée trois ans plus tard.



En 2009, vous êtes retournée en Chine pour vous initier à la calligraphie. S'agit-il d'écriture ou d'autre chose ? Implique-t-elle un état d'esprit particulier ainsi que du matériel ad hoc ?

En 2009, j'ai pris l'avion pour un second voyage. Cette fois en direction de Haerbin, dans le nord du pays, et ce

dans le cadre d'un master de langue, qui m'a été très utile pour l'apprentissage qui a suivi. La calligraphie représente un art de l'écriture très important pour les Chinois. Pour moi, cette technique s'est révélée beaucoup plus riche, complexe et ardue que la peinture pratiquée quelques années auparavant. Par hasard, j'ai rencontré un vieux professeur de calligraphie à l'université et je lui ai demandé de m'enseigner ce qu'il pouvait. Je me rendais chez lui trois fois par semaine. Il était adorable, mais rigoureux. Il m'a appris la base de cette pratique, appelée calligraphie régulière. Au programme, il y avait aussi l'histoire de la calligraphie, la pensée esthétique et tout ce qui accompagne la théorie dans la pratique. Des conseils qui me suivent encore. Je m'exerçais tellement que la dame de la boutique du Musée des Beaux-arts, qui vendait du papier et de l'encre, est devenue une amie. Par son intermédiaire, j'ai rencontré une calligraphe réputée de la région et qui formait des apprentis. Ainsi, je me suis retrouvée chaque week-end dans une classe entourée d'adolescents très motivés, où j'ai pu découvrir une manière plus libre de pratiquer. J'ai aussi été initiée à la gravure sur bois. C'était passionnant !



Aujourd'hui, quelles techniques privilégiez-vous ?

Je ne privilégie aucune technique particulière. Je suis traversée par les enseignements reçus à chaque moment de ma pratique. Je peins par exemple debout, mon support au sol. Ma peinture est une encre à base de terre que je fabrique moi-même. La place du Souffle et de la méditation dans l'acte de peindre est au centre de mon travail. J'utilise des outils variés et pas toujours dans leur fonction originelle. Le vide et le plein occupent un rôle essentiel dans mes choix de composition. Plus largement, je conçois mon travail de la même manière que ce que j'ai appris de la tradition chinoise. La peinture n'est pas un moyen de décrire la chose, mais une quête de l'essence même de celle-ci. L'élément le plus noble à peindre reste la nature et la figure humaine demeure anecdotique. De façon complètement inconsciente, je respecte cette idée. Parfois, j'emprunte des chemins de traverse en revenant à la peinture occidentale et, notamment, grâce à la réalisation de portraits. Cela ne dure jamais longtemps, car ce qui m'émeut réellement est la nature, avec tout ce qu'elle nous suggère d'invisible et de vitalité incroyable.

La plupart de vos œuvres relèvent de l'abstraction. Pourquoi ce choix ?

J'ai commencé par un travail figuratif, puis j'ai lentement dévié vers l'abstrait. A un moment donné, j'ai eu l'intuition que j'aurais avantage à m'exprimer à travers des univers non-figuratifs, notamment parce que la nature était déjà au centre de mon travail et que, dans la représentation du réel, j'avais l'impression de tourner en rond. Néanmoins, si j'analyse mes œuvres actuelles, je peux affirmer qu'elles ne sont pas totalement abstraites. Elles se rattachent à de nombreux éléments, tout à fait concrets : tronc, os, pierre, eau, sable, gaz, vapeur, ... sans que ces derniers ne soient pour autant identifiables.

Qu'est-ce qui vous a motivée à exposer ?

Pudiquement, j'avais envie de montrer mon travail, même il s'agissait surtout d'exercices assez personnels. Maintenant, encore, j'ai toujours l'impression que chaque toile n'est qu'un exercice. Enfin, j'ai eu envie d'exposer parce que, en arrivant à Bruxelles à l'automne 2009, j'avais posé le choix de mettre la peinture au centre de mes préoccupations. Il fallait donc que les actes suivent ! La première exposition a été l'occasion de réunir tous mes amis. En automne 2010, j'ai participé à une foire, où j'ai rencontré un succès inattendu, avec pour résultat de m'encourager à poursuivre dans cette voie. Les événements se sont succédé à un rythme régulier, mais sans forcer l'allure.



Quel regard portez-vous sur le monde des arts en Belgique ?

Ici, je trouve le monde artistique très dynamique. Beaucoup plus qu'en France, d'où je viens. L'univers des galeries me semble assez ouvert et réceptif, avec de nombreuses possibilités pour les créateurs. En France, il n'existe pas autant d'ouvertures, tout est régi par des codes auxquels on est vite contraint de se plier. Soit on fréquente un monde extrêmement élitiste ou, a contrario, on verse dans l'art populaire. Il n'existe pas d'entre-deux. En Belgique, on trouve quelques concepts comme Art Truc Troc, les Parcours d'Artistes, les expositions Petits Formats qui visent à mettre le public en contact direct avec les artistes, tout en misant sur une manifestation souvent de qualité, bien pensée et bien organisée. Et les visiteurs sont là !



Vous vivez dans la capitale. Dans quels coins pourrait-on vous rencontrer ?

J'habite Schaerbeek, près du parc Josaphat. J'ai deux enfants en bas âge et, donc, je me promène régulièrement dans ce merveilleux endroit. J'ai longtemps eu mon atelier à Saint-Gilles, où je me sentais bien. J'ai dû déménager pour des raisons pratiques, mais je revois toujours avec énormément de bonheur mes anciens collègues d'atelier. Nous fixons nos rendez-vous entre Ma Campagne, la place du Châtelain et la rue Lesbroussart. Des quartiers prisés par les Bruxellois et pleins de vie avec des lieux de dégustation, des enseignes attirantes et une véritable offre culturelle.

Retrouvez Héléna Darcq sur le site www.helenadarcq.carbonmade.com
Propos recueillis par Daniel Bastié

EXPOSITION : LA FRESQUE DES PASSIONS HUMAINES

Peut-être connaissez-vous cette œuvre de Jeff Lambeaux, longtemps considérée comme scandaleuse, et installée dans un pavillon du Parc du Cinquantenaire, à une quinzaine de mètres de la mosquée ? Tout a débuté en 1889. Le sculpteur a reçu commande d'un bas-relief monumental destiné à illustrer les passions humaines et, fort vite, s'est exécuté pour présenter diverses esquisses. Après avoir obtenu l'aval des commanditaires, l'affaire a rapidement pris un tour différent. Plusieurs esprits prudes se sont offusqué de la présentation de corps nus, lovés les uns aux autres avec les membres enchevêtrés, et ont agité le goupillon de la censure. Sans renier la qualité du travail, ils ont fait pression au point d'amener les autorités à enfermer le marbre blanc dans le bâtiment conçu par le jeune architecte Victor Horta (pas encore au faîte de sa réputation) et à le soustraire du regard collectif. Malgré diverses tentatives de réhabilitation, les efforts se sont avérés vains, espérant une ouverture des esprits et un changement des mentalités. Chef-d'œuvre trop peu connu, cette fresque est aujourd'hui visible à certaines périodes de l'année. Conscient d'être en possession d'un trésor, le Musée d'Art et d'Histoire a entrepris de le rendre accessible aux visiteurs au prix démocratique de 2,50 € par personne, avec possibilité d'une visite guidée. Si vous ne savez pas de quelle manière occuper vos journées d'été, pouvons-nous vous conseiller d'aller découvrir ce relief unique le mercredi de 14 à 16 heures et le samedi et dimanche de 14 à 16 heures 45 jusqu'au 28 octobre 2018. Plus de détails sur le site www.kmkg-mrah.be

Parc du Cinquantenaire



LOISIRS : JULES VERNE ET LE LABYRINTHE FANTASTIQUE

Venez découvrir la dernière réalisation du Musée d'Art Fantastique grâce au « Labyrinthe Fantastique », basé sur le thème de Jules Verne. Une ambiance Nautilus, le tour du monde en 80 jours, 20.000 lieues sous les mers, Voyage au centre de la Terre avec des machines folles, des inventions imaginaires, etc. Le « Labyrinthe Fantastique » est une aussi une œuvre d'art collective et modulable que le conservateur Michel Dircken a conçue dans le cadre des dix ans du Musée et du Parcours d'artistes 2012 à Saint-Gilles. La première version était la base d'un projet permettant à divers plasticiens de participer à l'événement et d'exposer dans le susdit labyrinthe. Cette version comprenait cent vingt cadres de 200 cm sur 70 cm. Le labyrinthe a donc évolué au fil du temps et s'est adapté grâce à son concept mobile. Actuellement, il est structuré avec deux cents quarante portes et est décoré de motifs fantastiques. L'idée est simple. Elle permet aux visiteurs de découvrir une quantité de créations



d'artistes belges et internationaux, tout en se baladant dans un monde étrange agrémenté d'un Quizz (comprenant cinquante questions sur la vie et les récits de Jules Verne). Outre les illustrations, des textes et des citations de l'auteur s'inscrivent dans une scénographie particulièrement soignée et spécialement créée par les responsables du Musée d'Art Fantastique. Le Labyrinthe est à (re)découvrir jusqu'au 31 août 2018 de 14 heures à 17 heures. Plus d'informations sur www.fantastic-museum.be

Rue américaine, 7 à 1060 Bruxelles

Georgie Bartholomé

SPECTACLE POUR ENFANTS : MÊME PAS PEUR !

C'est devenu une tradition. Chaque mercredi durant les congés scolaires, les enfants sont invités à rencontrer le clown Pignolo au Centre d'Art Fantastique, l'un des rares artistes qui mélange l'art du cirque à l'univers du café-théâtre. Seul sur les planches, il jongle avec les mots, pratique quelques tours de magie qui s'inscrivent dans une histoire rédigée au préalable et entraîne le public (constitué d'enfants de moins de douze ans) sur les pistes de mondes concoctés spécialement à leur intention. Puisqu'on se trouve au sein de la dépendance du Musée d'Art Fantastique, chacun de ses spectacles a été nourri d'une touche d'ésotérisme, avec une sorcière qu'on ne voit jamais, mais dont la malédiction est suggérée par quelques anecdotes, des formules incantatoires et la présence d'un vieux chaudron, d'un grimoire ou de crânes maléfiques. L'effroi n'est certes pas au rendez-vous et le rire vient décriper les enfants qui redoutent d'être secoués par l'une ou l'autre prédiction. Que les mamans se rassurent. Au programme : rien d'effrayant ni de déstabilisant ! L'artiste connaît trop le monde des petits pour les angoisser et leur raconter de quoi les empêcher de dormir. D'ailleurs, le conservateur du Musée veille personnellement à ce que tout se déroule dans une ambiance familiale et sympathique. Homme de scène depuis plus de trente ans, le clown Pignolo s'est notamment retrouvé avec ses one-man show en ouverture de plusieurs festivals, sur les planches de Wolubilis, de Flagey, du Centre culturel de Schaerbeek, des Ecuries de la Maison Haute et, parmi beaucoup d'autres, du Petit théâtre Mercelis. Le rencontrer sur scène doit rester un plaisir. Celui-ci est garanti grâce à la proximité qu'il entretient avec son public (jamais à plus de deux mètres des premiers spectateurs !), à l'interprétation de sketches interactifs et aux bons mots qui fusent entre mimiques désopilantes et séquences de mime. Le clown Pignolo est en représentation chaque mercredi à 14 heures au Centre d'Art Fantastique et ce jusqu'au 31 août 2018. Plus d'infos sur le site www.fantastic-museum.be ou via le 0475 41 29 18

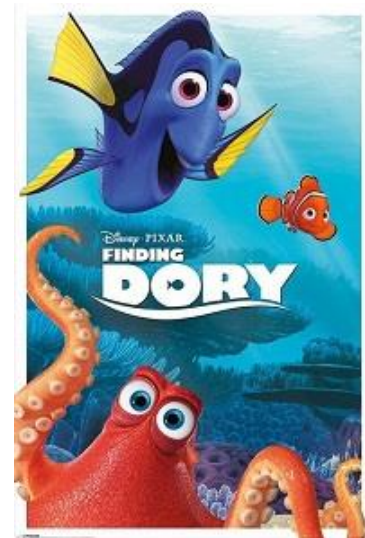
Rue de la glacière 18 à 1060 Saint-Gilles

Georgie Bartholomé



CINÉ-VACANCES : LE MONDE DE DORY

Dory a été découvert dans « Le monde de Némó », sorti en 2003. Aujourd'hui, il revient dans une suite attendue, qui permet de retrouver des personnages fédérateurs et aimés du public. Chacun se souvient de ce charmant poisson chirurgien et amnésique, qui côtoie (notamment) Destinée la baleine et Hank le poulpe, afin de vivre des aventures passionnantes dans les fonds marins. Décidé de partir à la recherche des siens, il se retrouve très vite confronté à un laboratoire titanesque, prêt à toutes les expérimentations sur la faune animale. Avec amusement et curiosité, le public suit ses effusions aussi drôles que fantaisistes. Bien sûr, de multiples touches d'humour scandent cette histoire inédite et nous familiarisent avec tout ce qui se déroule à dix, vingt ou cinquante mètres sous la surface de l'eau. Avec un graphisme particulièrement soigné, ce long métrage a été peaufiné à chaque étage, tant au niveau du choix du compositeur (Thomas Newman, issu d'une famille de musiciens pour l'écran, et présent au générique des deux derniers « James Bond »), du doublage français que du côté des nombreuses références aux contes pour enfants (notamment « Le petit Poucet »). Voilà donc un film intelligent, rythmé et amusant à voir en famille sans être honteux d'y prendre plaisir. Il s'agit, enfin, d'une réalisation qui pourrait servir d'exemple à tous ceux qui, un jour, décident de se lancer dans la réalisation d'un film d'animation. On y retrouve incontestablement la touche d'Andrew Stanton, à qui nous devons déjà « Le monde de Némó » et « Wall-E ». Une réussite à revoir le mardi 21 et le mercredi 22 août 2018 à 14 heures à la salle Molière. Plus de détails sur www.escalesdunord.brussels



Rue d'Aumale, 2 à 1070 Bruxelles

Daniel Bastié

CINE-VACANCES : FERDINAND

« Ferdinand » raconte l'histoire d'un petit taureau appelé à servir dans les arènes lors des corridas, particulièrement appréciées en Espagne. Néanmoins, il n'a aucun goût pour la violence et, à la rudesse des combats, il préfère la douceur de la campagne et la senteur des fleurs. Jamais il ne s'imagine devoir lutter pour sa survie et affronter les meilleurs toreros du pays. Librement adapté d'un livre publié en 1936 et signé Munro Leaf, ce dessin animé parle de non-violence et du sort malheureux réservé à certains animaux, sacrifiés pour le plaisir de la population. Si le film se base effectivement sur le roman original, il se réserve plusieurs libertés, notamment en délocalisant l'action, initialement circonscrite au Brésil, et en humanisant le jeune animal. Dans sa construction, « Ferdinand » suit une trame classique et ne transcende en rien l'univers de l'animation. Il se contente de recettes familiales, avec un personnage sympathique auquel les enfants s'identifient, mâtine le récit de gags bienvenus et suit un script linéaire sans vraies surprises. Mais le bonheur vient de la qualité des dessins, du tempo des séquences, de la joliesse de la partition de John Powell (déjà présent sur « Rio » et « Rio II ») et de la belle leçon de tolérance transmise en cours de diffusion. Ce long métrage se veut enfin une parabole sur les idées préconçues et les apparences. Malgré sa taille imposante et sa force herculéenne, Ferdinand reste bien déterminé à respecter ce qu'il croit être juste. En cherchant à fuir son destin tragique, il tente de convertir au pacifisme tous ceux qu'il croise. Bien entendu, les seconds rôles ne manquent jamais de charme et enchaînent des moments inoubliables. Au demeurant, le vrai courage est celui de respecter ce à quoi on croit et ne pas abandonner son libre-arbitre. Un second degré que la majorité des enfants ne percevront peut-être pas, mais que les parents peuvent leur expliquer après la séance. Ce long métrage est à revoir le mardi 28 et le mercredi 29 août à 14 heures à la salle Molière. Plus de détails sur www.escalesdunord.brussels



Rue d'Aumale, 2 à 1070 Bruxelles

Daniel Bastié

TOONE : FAUST

Chez Toone, on se permet toutes les interprétations et tous les détournements. Quand il s'agit de s'attaquer aux classiques de la littérature, pourquoi ne pas se retrancher derrière un chouia de culture pour passer à la moulinette du rire le poème lyrique « Faust », l'un des ouvrages les plus connus de Goethe, livre qui l'a accaparé toute son existence et qu'il a sans arrêt retravaillé, alors qu'il ne devait occuper qu'une partie de sa jeunesse. Au départ, il s'agissait d'une sorte de mythe ou de légende à propos d'un homme qui aurait vendu son âme au diable contre une parcelle d'immortalité.



Plusieurs écrivains se sont naturellement essayés à des variantes diverses (Lessing, Marlowe, Klinger), avant de laisser aux musiciens le soin d'exprimer leur art sur des portées. Si l'opéra de Charles Gounod a escamoté les travaux de Liszt, Schumann et, parmi beaucoup d'autres, Berlioz, c'est finalement à Hergé et au personnage de la Castafiore que nous devons la pérennité de l'air des bijoux, morceau abhorré par le capitaine Haddock et véritable leitmotiv de la diva au long nez.

Evidemment le théâtre royal de Toone n'est pas l'Opéra de la Monnaie, même si Nicolas Géal ne rechigne pas à pousser la chansonnette pour flatter les tympanes des habitués. Adapter Goethe et par la même occasion Gounod pour son théâtre de marionnettes à tige tient évidemment d'une gageure dont il ne craint pas de tomber « paf ». Tout le monde connaît la passion dévorante du vieux professeur Faust,



amoureux de la jeune et belle Marguerite, insensible à son intelligence et à son expérience. L'unique façon pour qu'elle s'intéresse à lui implique de signer un pacte avec un sbire de Satan et de lui offrir son âme contre la jeunesse et l'amour de la belle. Sans grande surprise, Méphistophélès se révèle surnois et railleur. On le sait, le diable reste un fieffé menteur et Dieu ne fait rien pour sauver de la damnation ceux qui manquent de foi en lui. Le Théâtre royal de Toone a conservé la trame de cette tragédie (et à la fois conte philosophique !) pour faire se succéder des instants où les anachronismes se chevauchent, où les jeux de mots fusent et où le patois des Marolles exulte dans

des salves d'expressions, toutes plus savoureuses les unes que les autres et dotées d'un second degré que les anciens du terroir apprécieront plus que les autres. Avec son équipe d'accessoiristes, Nicolas Géal possède le don de rendre crédible chaque script qu'il peaufine ou qu'il fait revivre à la mode de chez lui. Un des meilleurs compliments qui lui a été fait est celui-ci : « Pris par le rythme, on oublie très vite qu'on se trouve face à des marionnettes ! ». Avec un découpage par saynètes scandées et sans temps morts, des changements de décors et de l'humour à gogo, chaque tragédie devient une tragi-comédie qui raconte un événement qui pourrait se vivre aujourd'hui, tellement les situations demeurent universelles. Le désir de Faust de garder la jeunesse perpétuelle et de séduire à tout âge fait partie des vœux formulés par tout un chacun. Il ne faut pas avoir fait de longues études pour savoir que dès qu'on ouvre la Boîte à Pandore, personne ne sait ce qu'il en ressort. Offrir son âme à Méphistophélès revient à lui signer un chèque en blanc, avec à la clé de bien grandes désillusions. Le spectacle « Faust » est à applaudir durant les vacances scolaires d'été. Plus d'informations sur le site www.toone.be

Impasse sainte Pétronille – Rue Marché-aux-Herbes 66 à 1000 Bruxelles
Georgie Bartholomé



BRUXELLES LA BELLE ALCHIMISTE

Bruxelles cache sous ses dentelles des secrets sulfureux qu'elle réserve à ses amants aventureux.

J'ai eu la chance d'en rencontrer un et il a accepté que je le suive sur la route initiatique.

Il a des cheveux gris mon guide, et un regard qui a tout vécu.

Il me conduit en silence porte de Hal, et là, au pied d'un menhir en granit rouge, me montre une coquille de bronze que les passants non-initiés ne remarquent pas.

Il me prend la main et la pose sur la pierre levée.

Je ferme les yeux et me sens aspirée, transportée sur un autre plan.

Quand je les rouvre je vois mon guide qui sourit de tous ses yeux, il me dit de sa voix basse : « C'est ici que commence le chemin qui mène à Compostelle ».



Il me touche le front et nous atterrissons à la Grand Place, la plus belle du monde, et là il désigne le sommet de l'Hôtel de Ville où trône la statue de l'archange St Michel, protecteur de la ville.

- Son épée de lumière tranche les ténèbres qui rampent en chacun de nous. Me chuchote l'étrange personnage.

Le souffle coupé, comme dans un brouillard, je suis mon guide jusqu'à la Maison de la Brouette, face à la statue de Saint Gilles que surplombe une imposante coquille.

Cette coquille, me confie-t-il, n'est pas seulement le symbole d'Aphrodite, déesse de l'amour, elle est aussi celui des pèlerins de Saint Jacques de Compostelle.

Nous marchons lentement, étrangers au brouhaha des touristes qui photographient les nombreuses statues qui sont autant de clés pour ouvrir d'autres dimensions de notre monde...

Je sursaute quand mon compagnon de voyage me susurre :

- Viens, partons à la découverte des symboles alchimiques, laisse-toi envoûter, fais appel à ton âme d'enfant.

Disséminés sur les façades, les messages sont là.

La splendeur du soleil

Le musée hermétique

Le lever de l'aurore

Le paon

La rose, fleur du secret

St Nicolas et les trois petits enfants.

L'œuvre au noir, représentée par le corbeau

L'œuvre au blanc, représentée par la licorne

L'œuvre au rouge, représentée par le soleil.

La voix hypnotique reprend : Il faut entreprendre un long voyage pour se transformer, pour accomplir les trois œuvres. C'est ici que l'alchimie rejoint le pèlerinage à Compostelle, sous la guidance de St Michel et St Gilles.

...

Si cette mise en bouche vous a plu, plongez dans la vidéo réalisée par Patrick Burensteinas

« Le voyage alchimique - Bruxelles - La Grand place ».

Et allez ensuite visiter notre merveilleuse Grand Place avec les yeux ouverts.

Silvana Minchella

(Retrouvez les ouvrages de Silvana Minchella sur www.ecrivainsbelges.be)

UN KET DE BRUSSELLES : MERCI MONSIEUR DE VILLEROY

Imagine un peu Bruxelles en 1695. Je sais, tu n'étais pas né et moi non plus, mais on peut espérer que notre Vdb national ne l'avait pas encore frappée de brusselisation et que la seule chose que tu voyais bien pointer au-dessus de tout, c'était la tour de l'Hôtel de Ville.

Donc en août 1695, l'armée française de monsieur le maréchal de Villeroy s'installe à Molenbeek avec des canons super précis et beaucoup de saletés à mettre dedans. Le *slumme* (rusé) maréchal dit à ses artilleurs : « Vous voyez cette tour là-bas ? Eh bien c'est votre cible. Fichez-moi tout ça par terre, on va voir comme les Français savent viser, non peut-être ? »

Pendant trois jours, ils ont canonné, fieu, que tout Bruxelles s'était réfugié dans le parc du Cinquenaire qui n'existait pas encore mais que Léopold II allait se faire un plaisir de nous concocter pour y faire le musée des canons de monsieur de Villeroy (je rigole !).

Dans le centre, tout était en feu et démolé. Après trois jours de canonnade, tu veux que je te le dise ? La tour était toujours debout, et le reste était *capout* (cassé). Des *stouffers* (blagueurs) ont dit que les Français savaient pas viser, eh bien ça n'est pas vrai. Le brave maréchal avait demandé de la garder pour la fin, quand il ne resterait plus qu'une vingtaine de boulets pour la démolir. Toute la future Grand Place et ses alentours étaient en ruines. Alors de contentement, il a allumé sa pipe avec la mèche d'un canon, et cet imbécile l'a jetée dans un baril de poudre. Lap ! Boum ! Terminé ! Le troisième jour, la tour est toujours là, bien vivante comme le canard de Robert Lamoureux.

Grâce à ce *krabber* (raté) de maréchal, on a (re)construit la plus belle place du monde, arra ! Merci, monsieur de Villeroy. À notre époque de tourisme et de rentabilité, on perçoit des gros picaillons, et ça vaut mieux que de recevoir des boulets de canon sur le coin de sa figure !

Le comble, c'est que tout ça était inutile. Le *pei* il s'était trompé de ville, fieu ! Il devait aller délivrer Namur, mais son GPS a dysfonctionné (à l'époque on disait : j'ai eu un *bug*, mais au XVIIe siècle, c'était un autre temps, *newo*) et il s'est retrouvé avec ses canons devant une ville qui avait une belle tour à viser. Il s'est dit « *Tof* ça tombe bien on va se faire un carton au canon ! » Et quand son roi Louis XIV (tu sais, celui qui se prenait pour les tas) a appris la nouvelle, il en est resté paf comme un *ettekeis* (fromage de Bruxelles) coulé. Quand tu es comme maréchal un abruti comme celui-là, tu commences à *manger ton armoire* (ronger ton frein), ça tu peux le croire.

Quand ils sont revenus dans les ruines, les Brussellois ont retroussé leurs manches et ils ont construit des maisons magnifiques avec de l'or et plein de fanfreluches autour. Il y avait le Roy d'Espagne (juste pas le copain de Louis), le Cygne, la Chaloupe d'Or, et même la maison de l'Étoile, où mourut Éverard 't Serclaes, et dont monsieur Buls a jugé bon de démolir le rez-de-chaussée pour laisser passer son fiacre quand il venait à l'Hôtel de Ville car il aimait pas la marche à pied.

Juste devant la Maison du Roi, il y avait la plus belle fontaine de Bruxelles. On l'a enlevée en 1879 car elle gênait la circulation (quatre fiacres et deux cabs par jour, tu parles d'un embouteillage. Cause un peu avec les navetteurs de la E40, pour voir). Tu la retrouves maintenant dans le parc du Petit Sablon : les Comtes d'Egmont et de Hornes. On avait placé leur effigie à l'endroit même où le duc d'Albe les avait fait décapiter en 1568 si tu veux tout savoir.

On a un peu oublié les noms des architectes et des sculpteurs qui ont créé la Grand Place, et pourtant Jan Cosijn, Pierre van Dievoet, pour ne citer qu'eux, ont gravé dans la pierre la plus belle signature de Bruxelles.

Et les pavés, dis ! Les pavés de la Grand Place ! De la pierre de Quenast, hein, pas un machin chinois ou indien. Il y a même des restaurateurs qui te les servent dans ton assiette. Bleus ou à point, comme tu veux. Non mais je rigole, les vrais pavés, ronds comme des têtes de bébé, que ton talon-aiguille de quinze centimètres se prend entre et que tu peux retourner chez toi *mankepuût* (en claudiquant). Il y a



même le chien Mokka qui est enterré en dessous (ça c'est pour ceux qui connaissent mes romans) tu peux le voir : il y a un endroit où il manque des pavés.

Juste que je regrette un *ajouën* (agent de police) ou deux avec une pèlerine et un casque blanc pour faire agent 15 (Tintin). Ils devraient en laisser quelques-uns sur la Grand Place, avec une vieille motrice de *chocolaten tram* (tram de dépannage des années 1950) dont le receveur crie : « Jef, de flèch es af ! ». Ils font partie de notre folklore.

Georges Roland

(Retrouvez les romans bruxellois de Georges Roland sur www.georges-roland.com)

MANNEKEN-PIS REND HOMMAGE A NELSON MANDELA

Nelson Mandela, décédé il y a cinq ans, a été un homme d'État sud-africain qui, après vingt-sept ans d'emprisonnement dans des conditions difficiles, s'est retrouvé aux leviers de son pays. Sans esprit de revanche, il a œuvré à la réconciliation entre noirs et blancs au sein de la population et, pacifiquement, a mis fin au régime de l'apartheid pour jeter les socles d'une nouvelle nation démocratique. Il est également devenu le premier président de couleur. Très vite, il s'est impliqué dans un programme visant à éradiquer les inégalités économiques. Après son retrait de la vie publique, il a continué à soutenir diverses associations dans leur lutte quotidienne contre la pauvreté et le sida. Il a également



été récompensé par le Prix Nobel de la paix en 1993. La ville de Bruxelles a décidé de l'honorer en offrant à Manneken-Pis un costume destiné à commémorer son action. Ce dernier a été dévoilé au public mi-juillet en présence des membres du Collège du Bourgmestre et Échevins et l'Ordre des Amis de Manneken-Pis.

Sam Mas

PORTRAIT SUCCINCT DE L'ARTISTE JEANNINE VANDEZANDE

Jeannine Vandensande est Anderlechtoise et a effectué ses premiers pas artistiques dans l'atelier de Mirèze Aerts, où elle a pu se familiariser avec le crayon, les pinceaux et le fusain. Ensuite, elle a intégré l'atelier de Françoise Bellière, lieu de découverte des techniques mixtes (peinture et matériaux hétéroclites). Sans jamais avoir été inscrite dans l'une ou l'autre académie, elle pratique une peinture spontanée, loin des étiquettes, et se fie à son bon goût pour créer des œuvres colorées, généreuses et qui mettent en avant

sa sensibilité. Bien entendu, puisqu'il s'agit d'abstraction (même si on y devine l'esquisse de l'un ou l'autre objet !), les visiteurs n'ont pas besoin de piste de lecture. A chacun de se laisser envahir par ses suggestions les plus intimes afin de, s'il le souhaite, donner un sens à ce qu'il perçoit. Disons-le tout de go, on se situe ici au plus profond de l'émotion, avec des toiles qui jouent l'équilibre entre le tangible et ce qui ne l'est pas et proposent des points de vue purement subjectifs, bien loin du terme « réalité ». Existe-t-il un seul point de vue objectif ou, au contraire, de multiples interprétations à une toile abstraite, dissimulée derrière les mouvements du pinceau et l'appel au rêve ? Récemment, Jeannine Vandensande était présente dans le cadre du Parcours ItinéRart (Anderlecht), où j'ai pu découvrir son travail. Une rencontre sympathique.

Daniel Bastié



VISITONS LA MAISON D'ERASME A ANDERLECHT

Après la visite du Palais de Charles Quint, intéressons-nous à présent à son maître Erasme, et entrons dans la maison qui accueillit l'auteur de « *L'Eloge de la Folie* » en 1521. Cette maison d'aspect Renaissance est située au 31, rue du Chapitre à Anderlecht. Elle fêtait ses 500 ans d'existence en 2015.

Après être passé devant la collégiale des SS. Pierre-et-Guidon et le béguinage de la place de la Vaillance, vous la découvrirez en suivant la rue du Chapitre, sur laquelle s'ouvre son vaste portail caché sous le lierre.

On est frappé par la majesté de cette demeure patricienne où s'est abrité Erasme durant l'été et l'automne 1521. Pendant six mois donc où il a échappé aux foudres de l'inquisition religieuse qui sévissait au lendemain de la « protestation » de Martin Luther à Worms. Il s'y était réfugié chez une de ses connaissances, l'écolâtre Pierre Wichman chargé de l'enseignement à la collégiale toute proche, et détenteur d'une Bible du Moyen Age qu'Erasme voulait consulter pour finir la 3^e édition du *Nouveau Testament*.

Au centre de la belle cour pavée, nous pouvons admirer cette demeure qui est à la croisée de deux époques : au donjon bourguignon, carré et tout en hauteur, percé de petites fenêtres, le propriétaire Pierre Wichman avait fait ajouter en 1515 une spacieuse maison bâtie dans le style Renaissance – toute en longueur et éclairée par de grandes fenêtres, comme on en trouve en Italie. De l'intérieur, vous remarquerez d'ailleurs un saisissant effet de perspective : l'espace entre les fenêtres allant en s'amenuisant vers la somptueuse cheminée et nous donnant ainsi l'illusion d'une fuite en avant comme dans les tableaux de la Renaissance (par exemple chez Andrea Mantegna, qui a travaillé les effets de profondeur).

En faisant le tour de la bâtisse, vous découvrirez, donnant à l'arrière, un beau jardin de plantes médicinales – qu'on appelait à l'époque les *simples*. Il fut dessiné par le paysagiste René Pechère, auteur des jardins du mont des Arts, et il est orné d'une centaine de plantes qui traitaient (et traitent encore) les affections comme les maux de tête, les maux de ventre, la tension, la diarrhée, et la goutte dont mourut Erasme en 1536.

Ce jardin est lui-même enclos par un vaste parc d'un hectare, où vous serez amené à la méditation en lisant ou en relisant les *Adages* d'Erasme qui parsèment les petites vasques en forme de barques d'eau. Peut-être aurez vous-même envie de vous asseoir et de converser sur les bancs qui occupent le centre du parc, comme le faisait Erasme lui-même, dont les amis étaient sa seule richesse (*Ubi amici, ibi opes*, aimait-il dire).

A l'intérieur de la maison, tout est d'époque et respire la Renaissance à plein nez. Laissez-vous guider



au fil des pièces, de bahut en bahut et de tableaux en tableaux qui appartiennent au XVI^e siècle. Dans la salle Renaissance, là où l'effet de perspective nous surprend, nous serons surpris en effet par un tableau de Peter Huys, *La Tentation de saint Antoine* : on y voit le saint homme soumis aux tentations de la chair qu'incarne, sous ses yeux, une femme nue escortée de ses suivantes qui l'aident à se baigner dans une mare répugnante. Tout autour s'agitent les monstres de l'enfer. Si on les écoute, on se fera percer l'oreille par la flèche de



Dieu. Observez, au-dessus de cette flèche, le mât d'un bateau en forme d'animal marin, qu'un cochon escalade vers une ruche de miel qui représente la parole de Satan – ou de Luther, excommunié en 1520 pour avoir pris position contre les richesses de l'Eglise. Vision effrayante qui terrorisait les bonnes âmes de l'époque et qui a trouvé maintes adaptations chez les peintres, notamment chez Jérôme Bosch dont on verra, dans la même salle, *l'Adoration des Mages*. Ces tableaux nous avaient été commentés avec finesse par Jean-Pierre Vanden Branden, conservateur honorifique de la Maison d'Erasmus.



On finira la visite par le cabinet de travail d'Erasmus, qui a composé une de ses œuvres majeures, *Le Nouveau Testament*, et une vingtaine de lettres sur l'écritoire près de la fenêtre. Il était acharné au travail et s'y tenait debout, dès six heures du matin, car debout il pouvait mieux se concentrer sur sa matière, réservant l'après-midi à ses promenades et aux entretiens avec les amis qui venaient le voir. Vous verrez ses ouvrages censurés par l'époque.

Erasmus, le prince des humanistes

Qui était donc ce vieillard affable, ou feignant de l'être, qu'on voit sur la toile de Félix Cogen dans la première pièce de la demeure, dite *Chambre des rhétoriciens* ? Erasmus est assis dans un fauteuil, avec sa barrette noire de prêtre et sa longue robe de laine, et il converse avec les notables de la ville de Bâle où il est venu finir ses jours. Des jeunes gens, ses *famuli*, notent précieusement ses propos. Derrière lui et au fond du tableau, on aperçoit les deux frères imprimeurs, les Froben qui l'ont accueilli. L'un d'eux, assis derrière le fauteuil, relit les notes de Désiré Erasmus de Rotterdam.

Malgré son prénom, Erasmus n'était pas du tout désiré quand il naquit en 1467 ou 1469. Et il n'était pas « aimable » non plus (*erasmios*), comme on peut le découvrir dans *Le Manuscrit de la Giudecca*, le roman d'Yvon Toussaint qui nous raconte sa vie d'errance. Fils illégitime d'un prêtre médecin, il s'appelait en réalité Geert Geerts, Gérard, fils de Gérard.

Il entre au couvent de Steyn, près de Gouda, où il est ordonné prêtre à 20 ans. Connaissant très bien le latin (il a écrit la première méthode Assimil avec ses *Colloques*), il devient le secrétaire particulier de l'évêque de Cambrai, Henri de Berghes, grâce à qui il pourra voyager aux Pays-Bas, faire des études à Paris (il étudie le grec au Collège de Montaigu) et se fixer un temps à Bologne, en Italie, où il assiste au triomphe du pape Jules II.



C'est en revenant de Bologne à cheval, sur la route qui le conduit en Angleterre, qu'il rédigera les premières pages d'un ouvrage qui fera sa renommée en Europe, *l'Eloge de la Folie*. Vaste satire de la société où il s'en prend aux superstitions de l'époque, aux grands du monde qui abusent de leur puissance et à tous ceux qui profitent lâchement de la faiblesse d'autrui.

En Angleterre, où il enseigne le grec, il se lie d'amitié avec Thomas More, l'auteur de *l'Utopie*. A Louvain, chez nous, il fonde le *Collège des Trois Langues* dans lesquelles la Bible est écrite. Il y poursuivra la traduction, du grec en latin, du *Nouveau Testament* avec son commentaire. Ceci lui vaudra la rancœur de ses collègues, car il touchait de près au texte de la *Vulgate* de saint Jérôme, dont on voit le portrait au-dessus de la cheminée de la salle Renaissance : le saint se tient la tête

et il indique un crâne, semblant dire « Qui sommes-nous pour faire la leçon aux autres ? ». C'est la raison pour laquelle, en 1521, Erasme doit fuir l'université de Louvain, et il se réfugie un moment dans la maison de Pierre Wichman qui détenait, disions-nous, un exemplaire précieux de la Bible. Il y mettra la dernière main à la troisième édition du *Nouveau Testament*, avant de quitter définitivement les Pays-Bas pour s'installer à Bâle, chez l'imprimeur Jean Froben qui avait déjà édité plusieurs de ses livres.



Par son abondante correspondance avec les humanistes de la Renaissance (Guillaume Budé, par exemple), par sa clairvoyance et sa tolérance d'esprit envers les autres, par son érudition, Erasme fut certainement le prince des humanistes, comme on le surnomma plus tard. Il a réussi à faire la synthèse entre la foi chrétienne et le retour aux sources antiques, qu'il a célébrées dans ses *Adages*. Par-dessus tout, il détestait la guerre et la rupture religieuse qui se préparait entre catholiques et protestants, entre le pape et Luther au XVI^e siècle. Il disait notamment : *Bellum dulcissimum est inexpertis*, la guerre n'est très douce que pour ceux qui ne la font pas ! Cela fait mouche aujourd'hui encore.

Plus d'informations sur le site www.erasmushouse.museum ou en téléphonant au 02/521 13 83. Adresse : 31 rue du Chapitre à 1070 Anderlecht.

Michel Lequeux

INAUGURATION DU PARC ANNIE CORDY

Sous un soleil éclatant, Annie Cordy, notre chanteuse nationale devenue baronne et titulaire de multiples disques d'Or, était présente le 8 juillet dernier pour inaugurer la fresque réalisée en son honneur dans le parc entourant l'ancienne gare de Laeken (au croisement de la rue Léopold Ier et du Parvis Notre-Dame) et qui vient d'être baptisé de son nom. Une manière pour la ville de Bruxelles de reconnaître l'immense talent de l'artiste, sa longévité (Annie vient d'avoir 90 ans et possède derrière elle presque 75 ans de carrière !) et sa générosité. L'œuvre dévoilée à tous est due au travail du plasticien Pierre Coubeau, également réputé sous la signature FSTN. Le choix du lieu n'a bien sûr rien d'anodin, puisque la chanteuse et comédienne est née dans une rue non loin de là. Sans surprise, une foule s'est pressée à ce rendez-vous pour applaudir celle qui l'a enchantée durant de longues décennies et qui continue de l'enthousiasmer avec un répertoire qui compte plus de sept cents chansons, dont quelques tubes inoxydables : « Tata Yoyo », « La bonne du curé », « Chaud cacao », « Ça ira mieux demain » et une kyrielle de pépites gavées de bonne humeur. Mais réduire la vedette à sa discographie impressionnante revient à occulter un autre large pan de son activité. Artiste complète, on l'a vue au cinéma à côté de Bourvil, Luis Mariano, Jean Gabin, Simone Signoret, Charles Aznavour, Jean Richard, Pierre Mondy, Eddie Constantine, Claude Rich, Jacques Dufilho, Francis Blanche, Michel Serrault, Jean Poiret, Marlène Jobert, Charles Bronson, Virna Lisi, Maurice Ronet, Dany Carrel, Marthe Keller, Michel Constantin, Jean Rochefort et une brouettée d'autres stars d'une autre époque, sans oublier qu'elle a été meneuse de revue. Les deux fois vingt ans parlent d'une légende vivante qui, on a pu le constater, conserve toujours le moral et refuse le défaitisme ! A elle toute seule, elle agite le grelot des souvenirs, sans nostalgie et avec une bonne humeur contagieuse.



Daniel Bastié

(Crédit photo : © Eric Danhier – Ville de Bruxelles)

EXPOSITION : SARAH LOUNICI

Tout le monde connaît le MIM ou Musée des Instruments de Musique, logé à un jet de pierre du Coudenberg et à l'ombre de la statue de Godefroid de Bouillon carré sur un magnifique destrier. En plein cœur de la capitale, dans une architecture complexe, composée d'une partie néo-classique et d'un bâtiment Art nouveau, ce musée pas comme les autres vous invite à découvrir un millier d'instruments plus extraordinaires les uns que les autres, venus du monde entier et ayant appartenu à des collections publiques ou privées avant d'être répartis



sur quatre étages d'exposition, afin d'être admirés par un public de connaisseurs et permettre aux autres de se familiariser avec l'univers de la musique, grâce à des panneaux didactiques, un système de sonorisation idoine et un parcours ludique. Depuis son ouverture, le MIM dispose également d'une salle de concert, d'une boutique, d'un restaurant offrant un panorama sur le centre historique de Bruxelles et une bibliothèque rassemblant des ouvrages spécialisés et, parfois, extrêmement rares. On le sait beaucoup moins, ce musée organise régulièrement des expositions temporaires consacrées aux travaux méritants de jeunes artistes ou d'étudiants portant bien entendu sur l'univers des notes et des portées. Sarah Lounici, âgée de dix-huit ans, élève à l'Athénée royal de Ganshoren et résidant à Laeken, a été retenue pour exposer son travail de fin d'études intitulé « L'architecture du son » jusqu'au 30 septembre 2018. L'occasion d'admirer seize photographies couleur prises dans le musée et retravaillées ultérieurement. L'opportunité surtout d'encourager une jeune fille bien dans sa peau et de se laisser éblouir par son regard sur des instruments qui, tout d'un coup, nous apparaissent sous un angle nouveau. Une manière d'aborder la valeur esthétique de chacun d'eux, en se laissant séduire par les courbes, les angles et les contrastes de lumière.

Rue Montagne de la Cour 2 à 1000 Bruxelles

Daniel Bastié

ÉVASIONS : DES LIVRES A PRIX DOUX !

La culture à prix doux, cela ne se mérite pas ! Il suffit juste de connaître la bonne adresse où se procurer des ouvrages de seconde main, sans trouver le fond de son porte-monnaie et sans nécessairement effectuer des dizaines de kilomètres pour se rendre dans l'un des temples du livre et du disque d'occasion.

« Evasions » fait partie des boutiques emblématiques de la rue du Midi, jadis réputée pour ses vitrines à destination des philatélistes, et est situé quasiment en face du Manneken-Pis. Alors que l'enseigne disposait de deux magasins voilà encore une dizaine d'années, elle a aujourd'hui concentré toute son activité dans un immeuble constitué de deux étages et divisé en rayons dont le stock se renouvelle de manière permanente. Le système fonctionne sans faire grand mystère de la politique de la maison. Les clients alimentent eux-mêmes les achats en venant proposer ce qui les encombre, fait office de double emploi ou ne les intéresse plus. Le patron effectue le tri des pièces et propose un prix de cession. Une fois l'ouvrage, le 33 tours ou le DVD acheté, il est mis en vente sans chichis. Evidemment, tout n'est pas vendable et l'équipe du magasin en



a pleinement conscience. Même ancien, un roman ou un dictionnaire ne trouvera peut-être pas acquéreur. Il faut aussi que les objets soient en bon état. Des pages déchirées, manquantes ou souillées de taches de sauce font que le patron fasse preuve de vigilance et de sélectivité. A force de passer la plus grosse partie de la semaine entre ses murs, il connaît les habitudes de la clientèle et sait parfaitement ce qui est commercialisable. Certains titres à la mode ne feront qu'un temps, tandis que plusieurs classiques frisent la saturation. Savoir la valeur et se méfier des vendeurs qui courent les brocantes le week-end pour venir fourguer le lundi leur lot arraché pour quelques sous, ils connaissent ! Ils doivent également se tenir informés des soldes et des déstockages organisés un peu partout, question de ne pas proposer du matériel avec une étiquette supérieure à celle pratiquée ailleurs.



Deux qualités importent lorsqu'on se lance dans la bouquinerie. Un : connaître l'univers du livre et du disque, afin de savoir appréhender les attentes du client. Deux : disposer du flair d'un chien renifleur pour reconnaître les vendeurs roublards.

En quelques années, « Evasions » est devenu un repère pour tous les amateurs de livres à prix cassés. Véritable caverne d'Ali Baba, la bouquinerie recèle des milliers de trésors qui ne demandent qu'à être exhumés. Avec un soin porté sur

l'éclectisme, elle dispose de plusieurs espaces avec, au rez-de-chaussée, une salle bédé, une section cuisine, un lieu consacré aux enfants avec des petits sièges ad hoc et des rayonnages spécifiques pour les amateurs de romans, d'esotérisme, de religion, de sport, etc. A l'étage, le quidam découvre de vastes présentoirs qui regorgent de films, de disques divers et d'ouvrages consacrés aux arts (cinéma, musique, photographie). Alors que les tarifs sont bien moins chers que dans les librairies traditionnelles, plusieurs titres sont parfois liquidés à 0,5 ou à 1 euro. Question de faire de la place pour les arrivages journaliers.

En franchissant la porte du magasin, une réflexion vient directement aux lèvres : Où chercher l'ouvrage de référence ? Evidemment, personne n'est jamais certain de ressortir avec tel ou tel titre de son auteur préféré, puisque le concept veut que les clients achalandent eux-mêmes les rayons avec les objets dont ils se débarrassent. Par contre, en évoluant dans les travées et en parcourant les étagères du regard, il y a fort à parier que chacun ressortira avec un volume dont il n'avait jamais entendu parler, dont il avait oublié l'existence ou qui avait nourri son adolescence. La pratique des prix défiants toute concurrence fait que personne ne se sent lésé. Au demeurant, on investit le lieu après avoir griffonné une liste de courses à effectuer ou en partant de l'hypothèse que l'envie naîtra au contact d'une brochure, en observant des images imprimées sur papier glacé ou en se laissant séduire par un nom d'écrivain ou par la suggestivité d'un titre.

La librairie « Evasions » est ouverte du lundi au samedi de 10 à 20 heures et le dimanche de 11 à 20 heures. Les clients amenés à vendre l'une ou l'autre pièce de leur collection sont uniquement invités à se présenter du lundi au samedi de 10 à 14 heures. Une adresse utile pour acheter malin ! Plus d'infos au 02 502 49 56.

Rue du Midi, 89 à 1000 Bruxelles
Daniel Bastié



LA FOIRE DU MIDI EST DE RETOUR !

Tradition oblige, la Foire du Midi revient tous les étés dans le centre de Bruxelles pour offrir aux citoyens des attractions chaque fois plus impressionnantes. Une fois encore, elle prend ses quartiers le long du boulevard du Midi, entre la porte de Hal et la porte d'Anderlecht. Au programme : cent trente-cinq attractions pour les petits et les grands, à la fois traditionnelles et de la dernière génération. Il y a en aura pour tous les goûts avec la traditionnelle baraque de tir, la grande roue, la pêche aux canards, les stands de dégustation,



les autos tamponneuses, le labyrinthe, le jeu des miroirs, le toboggan de la mort et, bien entendu, des nouveautés que les visiteurs découvriront avec plaisir. Parmi celles-ci, le Outbreak, manège à sensation extrême, unique en France et en Belgique. Assis dans une nacelle, les passagers tournoient dans les airs à grande vitesse. De quoi faire le plein d'adrénaline en quelques minutes. L'édition 2018 de la Grande foire du Midi se déroule jusqu'au 19 août 2018. Un rendez-vous annuel qui ravive le cœur de la capitale ! Plus de détails sur le site www.foiredumidi.be

Sam Mas

MARIONNETTES : GUIGNOLET AU PARC DE BRUXELLES



Lorsque les beaux jours reviennent, Guignolet sort de sa retraite hivernale et regagne le Parc de Bruxelles pour y couler une saison ensoleillée et ravir les enfants qui ne sont pas trop pressés de retourner à l'école. L'occasion de découvrir avec la Cie du Théâtre royal des Cœurs de Bois des mondes enchanteurs, où les histoires aident chacun à grandir. Tendres, poétiques et toujours positifs, les spectacles se déroulent en plein air dans un cadre verdoyant, menés depuis plusieurs décennies par des manipulateurs qui savent de quelle manière susciter l'attention des petits. Rien à voir avec le théâtre folklorique de Toone, qui se caractérise par des marionnettes à tringle et qui adopte volontiers le second degré et use d'expressions locales ! Guignolet et ses amis s'inscrivent dans l'univers de l'enfance, plus feutré et empreint de douceur, sans aucune ambiguïté, et sont animées par une main qui se glisse dans une gaine souple. Une cinquantaine de représentations se déroulent

du mercredi au dimanche à 15 heures 30 et ce jusqu'au 26 août 2018. Je vous invite à découvrir toutes les informations pratiques sur le site www.guignolet.brussels

Parc de Bruxelles à 1000 Bruxelles

Paul Huet

EXPOSITION : DOUZE ANS DE LIVRES ARTISTIQUES AVEC L'APPAR

L'Association pour la Promotion des Arts de la Reliure ou APPAR existe depuis douze ans et réunit à la fois des relieurs professionnels, des amateurs de livres rares, des collectionneurs, des libraires et des artistes du livre. Elle organise de nombreux événements (conférences, ateliers, séminaires, publications) pour faire connaître la reliure de création et édite environ tous les deux ans des livres d'artistes. Ce travail met en relation un écrivain, qui offre un texte inédit, et un illustrateur, un graveur, un photographe ou un plasticien. Tous deux conjuguent leurs talents pour réaliser un ouvrage à tirage limité destiné aux adhérents de l'association. Une exposition est aujourd'hui organisée afin de permettre à chacun de découvrir la variété des livres édités, littéraires et artistiques, et l'esprit créatif qui anime les relieurs ayant habillé ces ouvrages. Le public peut également profiter des maquettes et découvrir les œuvres originales d'artistes ayant travaillé sur divers projets, exposés pour la première fois. Cet événement est à découvrir jusqu'au 16 septembre 2018 à la Bibliotheca Wittockiana du mardi au dimanche de 10 à 17 heures. Plus de détails sur le site www.wittockiana.org

Rue de Bemel 23 à 1150 Bruxelles

CONCERT : BRUSSELS SUMMER FESTIVAL

Initié en 2002 par la Ville de Bruxelles, le Festival d'été « Brussels Summer Festival » (anciennement Eu'ritmix) reste la plus importante manifestation culturelle de la belle saison dans la capitale avec une pléthore de concerts et d'activités pluridisciplinaire. Son retour est confirmé avec une programmation qui devrait enchanter tous ceux qui prendront à peine de se déplacer. Parmi les vedettes placées à l'affiche de cet événement, une brochette de ce qui se fait de meilleur dans le monde de la variété se donnera rendez-vous pour enflammer la métropole : Camille, Shaka Ponk, Alice Merton et plus de soixante autres artistes. Inutile de préciser que la qualité sera au rendez-vous et que la programmation laissera un souvenir impérissable. Evidemment, les préventes ont déjà été lancées et il vaut mieux ne pas tarder si vous souhaitez assister à l'événement. Cela se passera du 14 au 18 août 2018. Plus d'infos via www.bsf.be

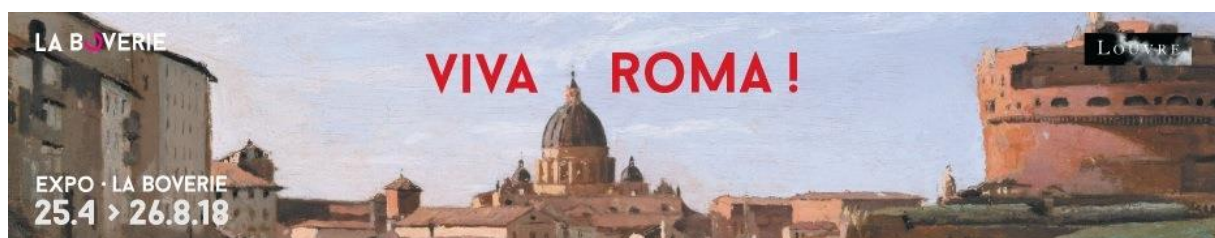
Sam Mas



EXPOSITION : VIVA ROMA

Après le succès de l'exposition inaugurale « En plein air », voici une deuxième exposition inédite et d'envergure internationale, réalisée à nouveau en partenariat avec le musée du Louvre. Elle emmène les visiteurs au cœur de Rome pour leur permettre de découvrir la fascination des artistes européens pour cette ville mythique. Près de cent quatre-vingts œuvres invitent au voyage, venues du Louvre et de plus de quarante institutions étrangères, dont le Getty Museum de Los Angeles, le musée des Beaux-Arts de San Francisco, le musée Thorvaldsen de Copenhague, etc. Du XVIIe au XXe siècle, le « voyage à Rome » s'est imposé comme une source d'inspiration inépuisable, où domine la relation aux œuvres d'art de l'Antiquité. L'ancienne capitale de l'Empire romain a exercé un puissant pouvoir de séduction, à travers ses monuments comme le Colisée, ses sites proches (Pompéi, Herculaneum) et son art fantasmé d'une beauté idéale, hérité des Grecs. La présente exposition aborde toute la singularité d'une ville de contrastes et de plaisirs, baignée par la lumière du Sud, pour admirer ses différents quartiers, ses palais, ses ateliers créatifs, la vie fébrile de la population et même la gastronomie, qui se trouvent à la base de nouvelles couleurs venues influencer tout l'art en Europe. Un catalogue ainsi qu'un numéro de la revue Liege.museum rendent compte, par le texte et l'image, de cette manifestation d'envergure, propre à intéresser tous les publics. Un voyage sur les traces des adeptes du « Grand Tour », ancêtres des touristes actuels, qui voyageaient afin de parfaire leur éducation, mais aussi artistes, amateurs et collectionneurs férus de beauté et de modèles antiques. A voir du mardi au dimanche de 10 à 18 heures à la Boverie jusqu'au 26 août 2018. Plus de détails sur le site www.laboverie.com

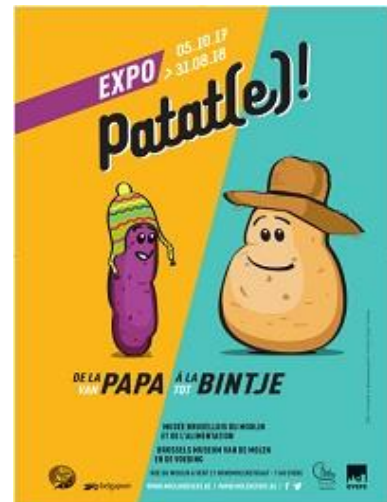
Parc de la Boverie, 3 à 4020 Liège



EXPOSITION : PATATE ! DE LA PAPA À LA BINTJE

Tout, tout, tout ... vous saurez tout sur la patate ! Qu'elle soit nature, à la vapeur, frite, en purée, en croquette, en gratin, au four ou encore en salade, la pomme de terre se décline à l'infini ! Mais que se cache-t-il derrière ce tubercule ? Comment naît-elle ? Quel est son cycle de développement ? Quelles sont les conditions nécessaires à sa croissance ? Cette exposition « Patate ! De la papa à la Bintje », 100% didactique, présente sous de multiples formes le cycle végétatif du plan de pomme de terre et les étapes de son développement. On s'intéresse également au moment crucial de la culture, dont la récolte, qui doit être réalisée avec minutie. Séparés de leur tige et de leurs feuilles, les tubercules riches en amidon deviennent une véritable matière première, transformable par l'industrie. Bien entendu, cet événement n'omet pas de souligner l'aspect culinaire qui, en fonction des régions et des époques, a connu de maintes variations. N'oublions enfin pas que la crise de la pomme de terre causée par le mildiou (principalement en Irlande en 1840) a généré une famine sans précédent et a engendré une mortalité excessive, poussant une partie de la population à migrer aux Etats-Unis. Pratiquement, le jeune public retiendra que la pomme de terre demeure la nourriture principale de nombreux ménages et qu'elle a régulé un peu partout moult habitudes alimentaires. Voilà une exposition particulièrement intéressante à découvrir jusqu'au 31 août 2018 au Musée bruxellois du Moulin et de l'Alimentation. Plus de détails sur www.moulindevere.be

Rue du Moulin à vent 21 à 1140 Bruxelles
Willy Smedt

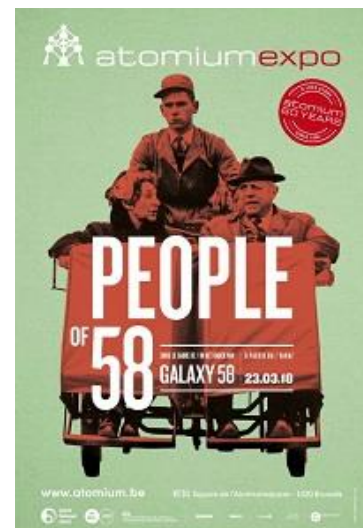


EXPOSITION : PEOPLE OF 58

Par le biais de nombreux documents (vidéos, photographies, objets et costumes pour la plupart inédits), « People of 58 » s'intéresse aux gens qui ont fait l'Expo 58 et à leur expérience au cours de cet événement unique en Belgique. Même si cette manifestation peut paraître le reflet d'une époque révolue, elle n'en demeure pas moins un souvenir majeur, qui ravive la madeleine de Proust qui sommeille dans la mémoire des aînés, tant par son aura que par sa dimension humaniste et encyclopédique. Sur le site du plateau du Heysel, plus de cent dix pavillons s'étendaient à perte de vue et tentaient de rassembler les prouesses technologiques du monde entier en un seul lieu. Les styles de ces constructions variaient en fonction des prouesses architecturales et de l'inspiration des participants, pour correspondre aux reflets de chaque culture, tantôt empreinte de modernisme ou de tradition. Une des constructions a retenu toutes les attentions. Chef-d'œuvre de métal, l'Atomium est immédiatement devenu le symbole de l'Expo 58 et celui de Bruxelles, emblème des Sciences servant l'Humanité, soulignant l'ambition de l'exposition intitulée le « Bilan du monde pour un monde plus humain ». Pendant près de deux cents jours, ce furent environ quarante-deux millions de personnes qui sont venu fouler l'esplanade, qui a accueilli tous les jours plusieurs dizaines de milliers de visiteurs venus de tous les continents.

Pour les familles belges, la visite est demeurée une expérience majeure. Certaines y ont découvert le monde et ses traditions, grâce aux pavillons étrangers, d'autres sont simplement revenues flâner. En plus de l'Atomium, les visiteurs se pressaient de découvrir les défilés de mode au pavillon américain ou la réplique du Spoutnik dans le pavillon de son grand rival, l'Union soviétique. Les badauds pouvaient aussi se promener dans la Belgique Joyeuse, village pittoresque et animé où se mélangeaient des maisons typiques de tous les styles de chez nous. L'engouement était total et a laissé dans l'esprit de chacun des pépites marquantes de cette époque d'optimisme et de confiance en l'avenir. « People of 58 » est à voir à l'Atomium jusqu'au 20 janvier 2019. Plus de détails sur le site www.atomium.be

Square de l'Atomium à 1020 Bruxelles
Willy Smedt





EXPOSITION : DE TIEPOLO À RICHTER

Les principales fondations européennes actives dans la sauvegarde du patrimoine culturel présentent à Bruxelles quelques éléments majeurs de leurs collections dans le cadre de l'exposition « De Tiepolo à Richter, l'Europe en dialogue ». Cet événement évoque de quelle manière, à travers les siècles, le patrimoine a favorisé les échanges entre les états. L'art et la culture se sont de tout temps révélés d'excellents ambassadeurs. Les œuvres prestigieuses présentées ici sont autant d'échos de la grande comme de la petite histoire. Les pièces ont été sélectionnées par chacune des quatorze fondations participantes, en fonction de leur intérêt et de leur notoriété. S'y côtoient donc, dans un dialogue étonnant et forcément subjectif, Auguste Rodin, Giovanni Battista Tiepolo, Jacob Jordaens ou Albrecht Dürer pour l'art ancien et Gerhard Richter, Georg Baselitz, Constant, ErnstLudwig Kirchner, Maria Helena Vieira da Silva ou Léon Spilliaert pour les créateurs

modernes. Vous avez jusqu'au 30 septembre 2018 pour aller vous rendre compte de visu de ce programme au Musée d'Art et d'Histoire, avec de nombreux classiques incontournables à voir ou à découvrir. Plus de détails sur le site www.kmkg-mrah.be

Parc du Cinquantenaire, 10 à 1000 Bruxelles

Sam Mas



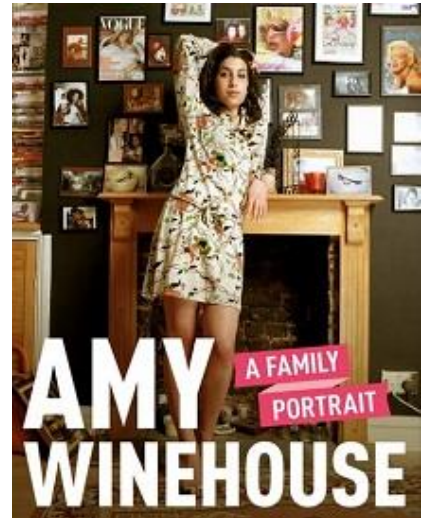
PORTRAIT SUCCINCT : CHRISTIANE CUMPS

Après de solides études axées sur le dessin, l'Anderlechtoise Christiane Cumps s'est lancée dans la décoration d'intérieur, avec pour corollaire de prendre du recul par rapport à la peinture. Aujourd'hui, libérée de nombreuses responsabilités alimentaires et disposant de temps libre conséquent, elle a choisi de récupérer son chevalet et de se faire plaisir en réalisant des toiles abstraites, qui insistent sur la matière et les alternances de la lumière dans son atelier. Loin de tout académisme et en refusant d'appartenir à une chapelle, elle crée instinctivement, laissant libre-cours à son imagination, mêlant l'ancien et le moderne, le pulsionnel et le réfléchi. D'ailleurs, une œuvre n'a aucun besoin d'être commentée car, le plus souvent, elle se suffit à elle-même et existe grâce à ce qu'elle est. Avec plaisir, l'artiste mélange les pigments dont les tubes transitent par ses mains : huile, acrylique, gouache, etc. Dire que l'art moderne reste un édifiant brassage de notre histoire devient ici certitude. Christiane Cumps a récemment participé au Parcours d'Artistes Intinérart qui, le temps de deux week-ends, a permis de se familiariser avec une kyrielle d'œuvres et leurs créateurs. Son travail se singularise par une abstraction toute personnelle, avec des teintes qui conduisent vers un lyrisme où l'émotion se scande en motifs chromatiques à un point tel qu'on pourrait presque parler de gammes atmosphériques. Au demeurant, cette plasticienne se laisse guider par des perceptions pour atteindre l'harmonie.



EXPOSITION : AMY WINEHOUSE – UN PORTRAIT DE FAMILLE

Née en 1983, Amy Winehouse a été une star éclatante, pulvérisée par les excès et ses addictions (drogue, alcool) à l'âge de vingt-sept ans. Dès son premier album sorti en 2003, elle a connu un succès fulgurant, devenant l'une des coqueluches de la pop, avec un répertoire métissé et une voix caractéristique rappelant celle des divas de la soul. Naturellement, une partie de ses fans l'ont idolâtrée pour son look, son franc-parler, sa coiffure excentrique et ses tatouages. Sur le plan privé, sa vie ne ressemblait pas à un conte de fée. Boulimie dans sa jeunesse, difficultés scolaires, accumulations de petits jobs avant de percer dans le show-business, relations amoureuses avec des bad boys, toxicomanie, problèmes de santé récurrents et manque d'assurance. Pourtant, malgré le succès, elle s'est toujours enfoncée dans la dépression et les cures ont semblé inefficaces. Sept ans après son décès, que reste-t-il de cette chanteuse atypique ? Une série de disques, un film (2015) réalisé par Asif Kapadia et de fort nombreux objets devenus cultes (personnels ou non), ainsi que des albums de photographies. Le Musée juif de Belgique rend hommage à la vedette en proposant une exposition (qui a déjà transité par Londres, Amsterdam, Melbourne et San Francisco) et qui revient sur son parcours atypique, en insistant sur la passion de la musique dans sa famille avec un père interprète amateur, le Londres des eighties, la mode et les racines juives de la star. Bien entendu, l'événement a pu voir le jour grâce à la collaboration étroite de proches, dont le frère Alex et son épouse, détenteurs de multiples documents inédits et présentés ici pour la première fois. Mieux, « Amy Winehouse, un portrait de famille » se veut une plongée dans l'intimité d'une artiste à l'immense talent et disparue beaucoup trop tôt. A découvrir jusqu'au 16 septembre 2018. Plus de détails sur le site www.mjb-jmb.org



Rue des Minimes 21 à 1000 Bruxelles

Paul Huet

MUSÉE : LES EGOÛTS DE BRUXELLES

Le saviez-vous ? Le réseau d'égouts de Bruxelles-Ville compte près de trois cent cinquante kilomètres. Une cité sous la ville et un embranchement de ramifications souterraines qui engloutissent chaque jour des milliers de m3 d'eaux usées. Le Musée des Égouts vous convie à un voyage insolite dans ce que Bruxelles a de plus caché et de plus nécessaire à son fonctionnement. Un musée pas comme les autres, vivant, avec la Senne en vedette. Un musée qui raconte quand, pourquoi et comment les égouts furent construits, qui parle du travail des hommes dans ce monde souterrain, qui explique le cycle de l'eau en ville. Un musée à vivre de 7 à 77 ans. Il est évidemment préférable de se chausser convenablement (par exemple : une paire de bottes) et de s'assurer de ne pas souffrir de claustrophobie. La visite des sous-sols de Bruxelles est une expérience qui marque les esprits et qui mérite qu'on s'y intéresse. Ouverture du mercredi au samedi de 10 à 17 heures et durant les congés scolaires du vendredi au samedi de 10 à 17 heures. Attention ! En cas de fortes pluies et pour des raisons de sécurité, le personnel du Musée se réserve le droit de refuser l'accès au puits et au collecteur.

**Musée des Egouts - Pavillon d'Octroi - Porte d'Anderlecht
Sam Mas**



MAGIE : ENTRE QUATRE MAINS

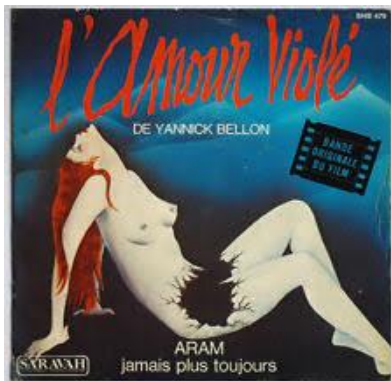
A ses débuts, Jack Cooper a mis son talent au service du cirque Pauwels, sous le chapiteau installé plaine du Bourdon à Uccle. Depuis, il a mûri artistiquement pour devenir l'un des magiciens les plus doués du royaume, offrant du bonheur à tout un chacun. Pour la première fois, il a décidé de présenter un spectacle de close-up (ou magie de proximité) en salle, plutôt que de se produire de table en table. Une spécialité qui ressemble à un défi ! Son challenge de l'été est de se produire devant un public réduit à trente-cinq personnes et de leur proposer cinquante minutes de show ininterrompu. Ici, pas de lumière ni décor ni son ni distance. Rien que le magicien et les spectateurs, à moins de deux mètres de l'opérant. On aurait tort de croire que la magie s'adresse seulement aux petits. Jack Cooper est tout simplement époustoufflant. A cela, il a tout pour plaire : prestance, magnétisme et, surtout, talent ! « Entre quatre mains » est à découvrir jusqu'au mercredi 29 août 2018 au château du Karreveld. Voyez toutes les informations concrètes sur le site www.bruxellons.be



Avenue Jean de la Hoese, 3 à 1080 Bruxelles
Willy Smedt

CHANSON FRANÇAISE : ARAM SÉDÉFIAN

Né le 19 Janvier 1944 à Lyon de parents arméniens apatrides, originaires de la région d'Erzeroum en Turquie de l'Est. Aram Sédéfian passe son enfance et son adolescence dans la banlieue lyonnaise, où



était regroupée une forte communauté arménienne, venue de tous horizons : Russie, Mongolie, Sicile, Pologne, Grèce, etc. A quinze ans, il s'initie à l'apprentissage de la guitare en autodidacte, tandis qu'un voisin lui révèle l'existence de quelques accords. Tout en rêvant de musique, il travaille à Air France Lyon, de quoi faire



chauffer la marmite de son ménage, composé d'une épouse et de deux enfants. Dès 1972, il se lance dans l'écriture de chansons et rencontre Pierre Barouh, proche de Francis Lai. Son premier album sort dans les bacs des disquaires, avec le titre « Shéhérazade de Banlieue. Succès qui permet à sa carrière de décoller. Concerts et émissions de télévision s'enchaînent. Yannick Bellon le sollicite pour écrire la chanson de son film « L'amour violé » et Nadine Trintignant l'invite comme interprète du thème principal de « Premier voyage », mis en musique par Georges Delerue. Bien qu'il ait toujours préféré la guitare, il n'a jamais fait la fine bouche lorsque des solistes de la trempe de Jim Cuomo, Steve Lacy, Martin Saint Pierre, Jos Baselli, Jannick Top, Roland Romanelli et Michel Coeuriot viennent le rejoindre en studio dans le cadre d'une session d'enregistrement. Sa carrière s'arrête brutalement au début des années 80 et il change de cap en devenant le responsable de Voyageurs en Asie du Sud-est. Néanmoins, la scène le démange et, à l'aube des *nineties*, se remet à écrire. Depuis, il se produit dans les cabarets et les cafés théâtres de la francophonie, avec toujours un répertoire de qualité, à la fois tendre et poétique, et que l'on peut découvrir sur Youtube. Même si le succès se situe loin derrière lui, il continue de chanter pour enchanter ceux qui ne l'ont jamais abandonné et donne régulièrement de ses nouvelles via son site officiel www.aramsedefian.com



Paul Huet

SCULPTURE : JACQUES BREL À BRUXELLES

A l'occasion du 40^e anniversaire de la disparition de l'artiste qu'on célébrera dans exactement un an, les commerçants du quartier de la Vieille Halle aux Blés ont demandé au sculpteur Tom Frantzen de réaliser cette œuvre en bronze, qui nous ouvre tout grands ses bras. Et grands, il les avait, ce chanteur.

Jacques Brel nous accueille sur la scène. Il se tient debout devant son micro à l'Olympia, et il s'apprête à chanter les succès qui l'ont propulsé dans le monde avec plus de 25 millions d'albums vendus. Ainsi *La Valse à mille temps*, *Madeleine*, *Les Bonbons*, *Les Bourgeois*, *Les Vieux* (en l'honneur de ses parents) et *Bruxelles* qui a immortalisé notre capitale. Celle d'antan.

A ses pieds, dans le cercle de bronze où l'artiste se dresse devant nous, un tourne-disque et ses 33 tours l'enserrent dans un écrin de complicité, avec les objets fétiches de ses chansons : les bonbons et les fleurs pour Madeleine, le sachet de frites pour Eugène... Avec en prime l'accent *brusseleir*, bien sûr, et les petits souliers qui évoquent les escapades amoureuses du « Grand Jacques ». A quelques pas de la statue s'ouvrent les Editions Jacques Brel qui reprennent toute la littérature à son compte.

Ce n'est pas seulement le chanteur que Tom Frantzen a voulu célébrer, avec son grand corps maladroit qui crie sa rage d'aimer, c'est aussi son rêve de découvrir le vaste monde. Le sculpteur a voulu traduire la passion de Brel pour le ciel (il était aviateur à la fin de sa vie), pour les paysages marins qu'il a parcourus à bord de son voilier, et pour les voyages au loin dont il rêvait. Vers les Marquises où il écrivit ses dernières chansons. Vu de dos, avec ses bras écartés comme s'il planait dans le ciel, le chanteur a l'air de s'envoler pour un ultime voyage qu'il fera en octobre 1978. Son dernier voyage. *L'Envol* qui en est le sous-titre pourrait qualifier cette œuvre qui vient d'être révélée au public ce mercredi 11 octobre, devant le comité de réception où l'on a remarqué la présence d'Alain Courtois et de Marion Lemesre, qui a fortement soutenu le projet.

Tom Frantzen est un sculpteur bruxellois à qui l'on doit quelques chefs-d'œuvre des rues, comme le *Vaartkapoen* qui agrippe la jambe du policier depuis un égout place Saintelette, le *Zinneke Pis* qui urine sur un potelet dans le quartier des Chartreux, ou *Madame Chapeau* qui arpente la rue du Midi. C'est un *echt Brusseleir* parfaitement bilingue, qui aime « zwanzer » comme il nous l'a montré dans sa courte allocution lors de l'inauguration de la statue de Brel. Ses sculptures s'insèrent bien dans le décor urbain, comme si elles en faisaient partie. Et c'est le cas ici aussi sur le terre-plein central de la Vieille Halle, où le bronze a trouvé naturellement sa place. Il a suffi d'un an au sculpteur pour réaliser la statue, à la force des bras. Il fallait être dans les temps. Les œuvres de Frantzen sont devenues de véritables repères dans la ville pour ceux qui la visitent.

Nul doute que sa dernière réalisation drainera beaucoup de touristes au centre de Bruxelles. Elle montrera Brel revenu dans sa ville natale, non loin de l'Îlot Sacré où il fit ses premiers pas de chanteur avant de devenir célèbre. Il est ici chez lui. A voir place de la Vieille Halle aux Blés, à 1000 Bruxelles.

Michel Lequeux



Olivier Todd
Jacques Brel
une vie



Robert Laffont

« À LIVRE OUVERT » : UNE LIBRAIRIE PRES DE CHEZ VOUS !

La librairie « À Livre Ouvert » a vu le jour en 1974 à La Hulpe, avant de déménager en 1986 à Woluwé-Saint-Lambert. En 2002, elle a fusionné avec « Le Rat Conteur », l'une des premières boutiques spécialisées en lecture Jeunesse de la capitale. Par sa diversité et son sens de l'accueil et de l'écoute, elle est rapidement devenue une référence pour les amateurs de beaux et bons livres. Proposer le prix le plus juste, offrir un service de qualité et prétendre à des conseils avisés, voilà son credo !

Le lieu s'agence sur de nombreux espaces aux couleurs chaleureuses et où chacun peut s'arrêter pour découvrir les nouveautés distribuées sur les étagères. Bien que généraliste, la librairie a vite compris la nécessité de se spécialiser dans certains domaines, tant par choix personnel que pour répondre à une demande pressante.

Quelques spécificités de « À Livre Ouvert » :

- **Le rayon Littérature générale** : tous les genres s'y côtoient



demandeur jusqu'à lui.

- **Le rayon Jeunesse** : Evidemment, cette dernière occupe une place de choix avec des albums colorés, des dessins rigolos, des pop-ups, des documentaires, des jeux, des bricolages, des doudous et, parmi beaucoup d'autres, des CD de musique et de chansons. Rien ne manque ou presque, en passant du livre de bain pour bébé au documentaire pour l'élocution de l'aîné ou le petit cadeau d'anniversaire marquant et pas cher. Le conseil des libraires est précieux parce qu'il est tout simplement parfois difficile de trouver l'ouvrage idoine, qui correspond à l'âge et à la curiosité de celui qu'on veut gâter.

Chaque samedi de 10 heures 30 à 11 heures, une séance de lecture est destinée aux petits âgés de 3 à 8 ans, tandis qu'un groupe d'adolescents se réunit toutes les deux semaines pour partager la joie de découvrir ensemble un nouvel ouvrage. Beaux-arts, histoire, voyage, actualité, économie, cuisine, sport, livres pratiques, bande dessinée, biographie, cinéma, musique, santé, religion, spiritualité, english books, manuel scolaire ... on trouve de tout dans cette caverne d'Ali Baba, dont la vocation consiste à célébrer le goût de lire.

Enfin, de nombreuses animations sont régulièrement prévues pour les adultes (conférences, séances de dédicaces, etc.). Le site www.alivreouvert.be permet de suivre l'agenda des activités qui, pour la plupart, sont entièrement gratuites.

Rue Saint-Lambert, 116 à 1200 Bruxelles
Daniel Bastié



sans craindre le grand écart. A côté d'écrivains venus des deux hémisphères, une place est réservée aux auteurs de chez nous, qu'ils soient publiés chez des éditeurs connus ou plus confidentiels. Réserver une vitrine aux écrivains belges paraissait une évidence.

- **Le rayon Sciences humaines** : dans un environnement plus feutré, où il est bon prendre son temps, les amateurs de références pointues de l'univers "psy" peuvent consulter les essais avant de les acheter ou feuilleter les titres qu'ils ne connaissent pas. Maintenant si le livre recherché manque ou semble introuvable, l'équipe se chargera de guider patiemment le

LES RUES D'IXELLES

Quelle meilleure manière de connaître son quartier que de le parcourir à pied ? Deux balades d'agrément sont proposées par le Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale dans sa publication, *Ixelles à la carte*. Belle et intelligente brochure qui met en valeur les monuments et les sites de nos rues, qui passent trop souvent inaperçus lors de nos trop fréquents déplacements hâtifs. Reconnaissons que nous ne regardons pas autour de nous lorsque nous nous rendons au travail, chez des amis et, en particulier, chez nous-mêmes.



Descendant la chaussée d'Ixelles, on fait nécessairement une halte place Flagey, au pied du monument consacré à Charles De Coster (*Tijl Uilenspiegel*), et on regarde de plus près la Maison de la Radio, œuvre de Joseph Diongre réalisée de 1935 à 1938. Occasion de se situer un instant sur la ligne du temps et de remarquer qu'en 1938 on est à deux années de la Deuxième guerre mondiale. En ce temps-là, la Maison de la Radio s'appelait l'INR (Institut national de la Radiodiffusion) et ne s'occupait bien entendu que de radiophonie.

Le bâtiment de Joseph Diongre a aujourd'hui une autre vocation, culturelle toujours et connue sous le nom de *Flagey*. Cela depuis 2002. Suivant l'avenue Charles de Gaulle, on se souviendra de l'engagement politique et militaire de Charles de Gaulle et de l'hommage qui lui a été rendu par la Belgique, qui a rebaptisé l'avenue de la Cascade de son nom le 10 octobre 1945 en sa présence et celle du prince régent Charles de Belgique.

Deux maisons jumelées (1902) y retiennent notre attention, avec leurs arabesques de balustrades en fer forgé et les motifs floraux de leur pavement en mosaïque. C'est là qu'on note le nom de l'architecte Ernest Blerot, concepteur des nombreuses et somptueuses demeures qui ornent les rues de la promenade. Nouveau saut dans le temps, qui permet de mesurer la valeur d'un siècle bien accompli et l'étonnant élan architectural du début du 20^{ème} siècle.

On parcourt ensuite, l'une après l'autre, la rue du Lac, la rue de la Vallée, la rue Villain XIII (réflexion sur l'étrange chiffre romain, incorrect mais maintenu comme tel par l'administration), l'avenue des Klauwaerts, l'avenue de l'Hippodrome et enfin l'avenue Guillaume Macau, sans avoir oublié, bien entendu, de traverser avec admiration le Jardin du Roi (Léopold II), dont on a surtout observé la parfaite géométrie paysagiste.

Deux noms d'architecte nous sont désormais bien connus, celui d'Ernest Blerot et celui d'Ernest Delune. À deux, et en moins de cinq à six ans, de 1900 à 1906, ils ont conçu près d'une trentaine d'immeubles bourgeois, situés tous dans le quartier des étangs, selon la vogue de l'Art nouveau. Devant chaque maison, il y a lieu de s'arrêter, le temps d'un regard, d'une réflexion, d'une découverte. Qu'est-ce qu'une façade asymétrique, qu'est-ce qu'un bow-window, qu'est-ce qu'un oculus excentrique, qu'est-ce qu'un motif ornemental, qu'est-ce qu'un oriel, qu'est-ce qu'un pignon, qu'est-ce qu'une baie jumelée, qu'est-ce que des ferronneries, qu'est-ce que des sgraffites ?

Sans que cela devienne un cours sur l'architecture et les styles artistiques y dévolus, la promenade de tout un chacun est le meilleur moyen de comprendre quand, comment, où et pourquoi de si belles œuvres ont été construites dans le passé et continuent d'embellir nos jours et nos déplacements dans Ixelles.

D'autres architectes demandent à être cités, comme René Ajoux pour son immeuble à appartements, *La Cascade* (1939) ou Jacques Cuisinier, pour sa *Résidence du Lac* (1956). Un autre style sera également aperçu avenue des Klauwaerts, style dit de la Sécession viennoise, nouvelle occasion de méditer sur le principe d'une sécession et notamment celle de la guerre de Sécession, survenue entre les Nordistes et les Sudistes en 1865, aux États-Unis.

Promenade qui ne laissera personne indifférent et qui sera pour chacun le début d'une nouvelle façon de regarder la ville, de l'aimer pour ce qu'elle est, de la protéger comme telle.

Jean Lhassa

VISITE AU MUSÉE D'ART FANTASTIQUE

Il n'existe pas de lieu plus insolite que celui-là ! A deux pas du Musée Horta, à l'angle de la chaussée de Charleroi et à deux cents mètres des Petits Riens, Le Musée d'Art Fantastique a vu le jour un peu par hasard. Né de la passion de Michel Dircken pour l'étrange et le bizarre, il regroupe une collection d'œuvres originales rassemblées ou réalisées au cours de ces quinze dernières années et se flatte d'être unique en Belgique. Pas besoin d'attendre Halloween pour franchir son seuil et s'égarer sur les différents niveaux de cette maison bourgeoise métamorphosée en antre de l'épouvante. La visite débute par le sous-sol, avec passage obligatoire vers le guichet où il vous coûte l'acquisition d'un ticket. Ensuite, envolée pour l'aventure avec des rencontres surprenantes et des chocs visuels dignes des meilleures séries B. Ici, tout est faux ... mais paraît tellement vrai qu'on a parfois du mal à distinguer la réalité de la fiction au cours d'une confrontation visuelle avec une momie aztèque, des fœtus, un cyclope, Elephant man et une kyrielle de créatures aussi hideuses que troublantes. A mesure que l'on gravit les marches vers les étages, l'ambiance se précise et chaque niveau réserve son lot de surprises avec des statues, des bibelots, du mobilier et bon nombre d'objets disséminés dans des vitrines. Si les adultes apprécient la qualité des modèles exposés, les enfants s'amuse à déambuler entre les paliers et à jouer à se faire peur. Cela dit, rien d'excessivement terrifiant. L'idée consiste davantage à susciter la curiosité que de générer l'angoisse pure.



Des expositions thématiques sont régulièrement menées pour dynamiser l'endroit et les petits bénéficient d'attractions adaptées à leur âge. L'expérience faisant, le conservateur s'est rendu à l'évidence que les familles représentaient une part non négligeable du public. Il a donc volontairement axé une partie des animations pour celles-ci. De la sorte, on retrouve régulièrement au programme des manifestations ludiques telles que le Labyrinthe Jules Verne, le Golf Terror, le train fantôme, des quizz, l'enquête Meurtre au musée et des spectacles 100% attractifs et vecteurs de bonne humeur. L'enseigne a été reconnue lieu culturel, participe à La Nuit des Musées et entretient d'excellents contacts avec de nombreux partenaires dans un souci d'efficacité et de visibilité accrue. Jouant la carte de la singularité, le *big boss* ne recule devant aucune excentricité pour gagner son pari de doter la capitale d'un repaire qui tient à la fois de la roulotte du docteur Spitzner et du Guignol macabre, tout en rendant l'adresse incontournable. Après la visite, pourquoi n'iriez-vous pas vous installer à la cafétéria du Centre d'Art Fantastique, flanqué à un saut de là et annexe dépendante du musée, pour y déguster une crêpe ou offrir un sachet de bonbons à vos enfants ? L'opportunité surtout de tester l'authentique Cuvée des Trolls (bière artisanale) ou de vous risquer à une bouteille de Flatulax (eau gazéifiée aux pets de sorcières). Enfin, en guise de souvenir d'une visite inoubliable, inutile de vous conseiller l'achat d'une boîte de chair humaine. Un cadeau à conserver en prévision des fêtes de fin d'année, que vous trouvez forcément sinistres et que vous avez décidé d'égayer en jouant la carte du décalage, ou à offrir aux copains, dans le but de les faire se bidonner. Peut-être pour votre belle-mère préférée, réputée pour son sens de l'humour ? Cela la changera du parfum « Poison », habituellement déposé sous le sapin à sa seule intention.

Plus de détails sur www.fantastic-museum.be

Rue Américaine 7 à 1060 Bruxelles

Daniel Bastié



EXPOSITION : *LITTLE LIFE* À LA PORTE DE HAL

Une exposition sur la Maison de poupée bruxelloise

Cette exposition a lieu à la Porte de Hal, dernier vestige encore debout de la seconde enceinte de Bruxelles. Elle porte le nom de *Little Life*, qui désigne la vie quotidienne de la bourgeoisie à la fin du XIX^e siècle, à partir des meubles et autres accessoires des maisons de poupées de notre enfance.

Les objets sont *little*, en petit, pour évoquer les grands qu'utilisaient les parents de l'époque. C'est toute une vie en miniature qui nous est ici racontée. L'exposition se tient au 3^e étage du bastion. On y accédera en prenant l'escalier gothique en colimaçon, refait par Henri Beyaert en 1870, lorsque la Porte de Hal fut réaménagée sur le nouveau boulevard qui se créait. C'est un peu rude pour les vieilles jambes, qui prendront plutôt l'ascenseur. *Little Life* nous a été présenté par Linda Wullus, la conservatrice du Musée et de la collection Ethnologie européenne.

Les maisons de poupées nous renvoient au monde de l'enfance. Pourtant, cette association n'apparaît qu'au XIX^e siècle, au moment où un nouveau regard se pose sur les besoins de l'enfant. Jusque-là, ces maisons étaient destinées à faire l'éducation des jeunes filles issues des familles fortunées. Le scénario de l'exposition suit les différentes pièces de la maison. On passe donc du salon, pièce d'accueil qui révèle l'opulence bourgeoise, à la salle de bain souvent rare, en parcourant les pièces intermédiaires et les chambres situées à l'étage.

La salle à manger montre ainsi la gamme des petits services de poupées, qui étaient vendus par les usines allemandes de Moritz Gottschalk, d'Albin Schönheur ou de Christian Hacker. Tous les jouets que vous verrez figuraient dans leurs catalogues répandus dans le monde entier. Ils étaient fabriqués à la chaîne, en bois, en textile ou en céramique. En plastique aussi dès le début du XX^e siècle. On les achetait par correspondance comme aujourd'hui on le fait par Amazon, et la poste livrait le colis. Les usines allemandes étaient fort réputées pour les jouets de l'époque.

La cuisine était souvent logée dans le sous-sol, sans lien direct avec la salle à manger, car elle sentait mauvais, faute de moyens pour la nettoyer. Il n'y avait pas de lave-vaisselle ni d'armoire pour ranger les casseroles, qui étaient disposées sur des étagères en bois. Vous y verrez une cuisinière offerte aux enfants à la Saint-Nicolas (le nom du saint figure sur le panneau du four). Les couleurs de ces jouets étaient fort vives en ce temps-là.

La salle de bain n'apparaît qu'au milieu du XIX^e siècle, mais elle est rare dans les maisons bourgeoises. L'hygiène de vie voulait qu'on prît un bain par semaine en été et tous les quinze jours en hiver. Contrairement à nos usages, se laver à l'époque ne paraissait pas très hygiénique pour la peau, mise à nu pour les microbes. Dans les maisons où il n'y avait pas de salle de bain, et c'était chose courante, on se lavait dans le boudoir, chacun à son tour après la maîtresse de maison.

On y verra une chaudière, apparue dans le dernier quart du XIX^e siècle. L'eau ne circulant pas dans les canalisations, il fallait remplir la cuve ou la baignoire en fonte avec des seaux. Les dames s'y plongeaient avec un dessous de bain pour protéger leur intimité du regard. Le « burkini » était donc d'usage chez nos aïeux, comme il l'est aujourd'hui chez les musulmans. On ne refera pas cette époque d'alors.

Enfin, à l'étage, la chambre à coucher trouve sa nouvelle fonction – celle d'y dormir la nuit. On ne veut plus recevoir dans sa chambre, comme au XVII^e siècle où des chaises étaient disposées près du lit pour faire la conversation avec les dames qui occupaient l'édredon. On y dort maintenant, on n'y cause plus dans la « ruelle » du lit, où elles



recevaient, nous dit Perrault dans ses *Contes*, leurs visites et leurs galants...

La maison de Jules Charlier

Une maison résume tout ceci. C'est la maison de poupée de Jules Charlier, qui occupe le centre de l'exposition. Construite de ses mains, au dixième de la proportion, elle reprend la demeure qu'il habitait au numéro 70 de la rue Froissart à Etterbeek, et qui fut détruite à la fin des années 1990. Ingénieur électricien de formation, il l'a éclairée avec l'électricité qui est apparue dans la commune en 1899. N'ayant pas d'enfant lui-même, il l'a construite pour ses neveux et nièces au début du XX^e siècle, comme semblent l'indiquer les journaux miniaturisés dans son bureau, qui datent de 1902 et qui portent son adresse.

Sa maison de poupée est une image conforme de ce qu'était la maison de maître, la maison de rentier à Bruxelles dans la seconde moitié du XIX^e siècle, avec le confort moderne de l'époque, comme une salle de bain ou un cabinet de toilette aménagé dans les lieux. Elle atteste en outre de l'isolement des intérieurs bourgeois vis-à-vis de la rue, grâce aux rideaux, aux tentures et aux lourdes draperies.

Jules Charlier réalisa une grande partie du mobilier lui-même, avec des débris de bois, mais sa maison contient aussi des meubles miniaturisés acquis sur le marché. Ils proviennent de ces usines de jouets allemands qui offraient un assortiment infini. Les tableaux accrochés aux murs sont des cartes postales retournées. Ces murs sont amovibles, étant actionnés par treize panneaux disposés sur les façades latérales et sur le toit en bâtière de la construction.

Vous terminerez votre visite du bel-étage, ainsi appelé parce que le rez-de-chaussée surplombe la rue, en vous plongeant dans une installation en 3 D qui vous révélera les détails de la demeure. Par un simple geste de la main devant la caméra, vous passerez d'une pièce à l'autre, en focalisant votre visite sur chaque détail. Le dernier étage de la Porte de Hal comblera vos enfants par des jeux de poupée accessibles pour eux, et vous comblera vous-même par la vue panoramique de Bruxelles. A ne rater sous aucun prétexte.

Il vous reste un an pour découvrir cette belle exposition visible jusqu'au 25 novembre 2018. Une brochure vous attend à l'entrée. Plus d'informations sur www.kmkg-mrah.be

Michel Lequeux

LOISIRS : TAPIS DE FLEURS

Tous les deux ans durant l'été, un tapis de fleurs de 77 m x 24 m est installé sur la Grand-Place de Bruxelles. A chaque édition, une création spécifique est réalisée et représente un défi de taille pour ses créateurs. Afin de reproduire les motifs voulus, le dessin grandeur nature est reporté sur une feuille de plastique transparente et micro-perforée. Près de cent vingt volontaires s'affairent ensuite à sa réalisation et installent près d'un million de bégonias et ce à raison de trois cents par m². Chaque parcelle prend environ quatre heures d'application. Cette année est marquée la création du vingtième tapis et le thème est celui du Japon. En effet, la Belgique célèbre le cent cinquantième anniversaire de ses relations diplomatiques et amicales avec ce pays. Le Tapis de Fleurs est à voir du 16 au 19 août 2018 sur la Grand-Place de Bruxelles. Avis aux amateurs !

Willy Smedt



PORTRAIT DE STAR : ROBERT REDFORD

La première fois que j'ai vu ce fabuleux jeune acteur (dans « Daisy Clover », la jeunesse éternelle », « La Poursuite impitoyable » et « The Chase », en anglais dans le texte, avec l'immense Marlon Brando), je me suis dit : « Il ira loin et fera une belle et très longue carrière ». Je ne m'étais pas trompé d'un iota. Issu d'une famille modeste, ce Californien né en 1936 poussé à l'ombre des studios à Santa-Monica. Il ne rêve pas de cinéma car il veut devenir peintre et abandonne l'université du Colorado en 1956. Il réalise en stop un tour d'Europe d'un peu plus d'un an pour étudier l'univers des cimaises sans trouver la voie royale. Il s'arrête à Florence et reste quatre mois à Paris. Il retourne, déprimé, chez ses parents. Il n'a guère d'ami, son physique ne plaît pas aux filles (un comble, comme quoi mieux vaut une tête bien pleine qu'un corps d'Apollon des foires et faire confiance au talent !). Il galère, repart en stop zigzaguer aux States. Il bosse ici et là et fait différents métiers comme tant d'autres comédiens.

Il fera même l'automate dans les vitrines d'un grand magasin. Curieusement, cette expérience va lui servir (rien ne se perd, tout se gagne !) lorsqu'il jouera le rôle, dans le monde du cirque américain, « Le Cavalier électrique ». Un bide ! Il traverse à nouveau les Etats-Unis puis suit des cours d'art à l'American Academy of Dramatic Arts (New York) et dès sa première audition obtient un maximum de points. Il abandonne le projet de devenir décorateur et se lance dans des séries télévisées à vingt-trois 23 ans. Rappelons-le, au théâtre et à ses débuts, il interprète avec succès et longtemps la célèbre pièce de Michael Nichols « Pieds nus dans le Parc », montée à Broadway par Mike Nichols qui en fait un film épatant en 1967. Sa carrière de star débute. Fervent admirateur de Redford, je suivis son parcours et la montée en puissance de l'acteur, du réalisateur, du créateur de festival, l'auteur engagé et le créateur du « Sundance Institute », un laboratoire pour jeunes talents.

En 1972, dirigé de main de maître par le réalisateur Sidney Pollack, il crève l'écran dans « Jeremiah Johnson » avec le rôle d'un ancien marin revenu de tout et de courses harassantes, qui renie la société organisée et s'élève jusqu'à des montagnes vierges pour se modeler une vie à sa mesure, libérée des contraintes de la civilisation ... Las, il déchantera, un pays comme cela n'existe pas : vaine utopie.



Pollack renouvelle le genre du western : « une date dans l'évolution du genre. La beauté des images et la qualité de l'interprétation de Redford font de ce film une œuvre remarquable », cite Jean Tulard. L'acteur se paie une vaste propriété et un ranch dans les montagnes vertigineuses et sauvages de l'Utah, patrie de sa première épouse. Il défend la cause de l'environnement, écrit un superbe livre sur la piste (qu'il parcourt à cheval) mythique de l'Ouest et celle des outlaws, un ouvrage orné de splendides images ! « Ne parlera-t-il pas à l'oreille des chevaux ? »

Derrière la caméra le doué Californien se montre également un auteur engagé dans le superbe (vu trois fois !) et admirable film « Et au milieu coule une Rivière », un long métrage sur la pêche à la mouche filmée dans un bled perdu. Il engage un tout jeune acteur qui, alors, tant lui ressemble physiquement : Brad Pitt. De splendides images bercent ce beau film d'une langueur non monotone : du



grand art ! Autre succès dû cette fois à Alan Pakula : « Les Hommes du Président » (1976), avec en sa compagnie Dustin Hoffman. Ce film culte relate l'affaire du Watergate qui fit tomber Richard Nixon. Un opus mis en scène comme un thriller nerveux et d'une rare efficacité.

Au rythme des ans, Redford m'éblouit dans « The Way we were » (conventionnel mais il partage le casting avec Barbra Streisand dans le rôle d'une ardente et drôle suffragette. Notons encore « The Sting » (« l'Arnaque ») avec Paul Newman et Robert Shaw, contenant une partie de carte anthologique et qui reçut pas moins de sept oscars. Accompagnement musical inoubliable de Janis Joplin, repris par le compositeur Marvin Hamlisch qui fit un « tabac ! »

Une autre réalisation épatante pour moi fut « Les trois Jours du Condor ». Le héros du film, romancier à succès, seul survivant du massacre sans rémission de ses collègues de bureau, œuvre sous couverture dans un bureau d'espionnage. Il va se venger

des tueurs professionnels de manière astucieuse, peu conventionnelle, irradiante d'intelligence. Il traque la vérité, découvre les agissements pervers du directeur des opérations en Extrême-Orient. Poursuivi sans cesse, Joseph Turner (Redford élégant, portant de fines lunettes et vêtu d'un caban !) divulgue la vérité au New York Times (une scène finale d'anthologie !) espérant la vie sauve. Les nombreuses lectures de Turner pour traquer les fuites découvertes dans les livres d'espionnage (ah, lire et décoder !) va faire preuve d'une rare rapidité d'exécution utilisant les techniques du bibliothécaire-documentaliste - en fait romancier attaché à la CIA - va jusqu'au bout de ses recherches dangereuses ! Faye Dunaway lui donne une douce et perverse réplique. Je vis ce classique ce film nerveux par quatre fois.

Robert Redford joue avec les plus grands cinéastes, partage l'écran avec de fabuleuses vedettes féminines dont Mia Farrow et Jane Fonda.

Meryl Streep dans « Out of Africa » (1986) attendant sur la balustrade du dernier wagon l'emmenant vers Robert Redford et la promesse d'une passion, quelle scène ! Ah ce majestueux envol des flamants roses sur un fond violoneux de John Barry, quel talent, Sidney Pollack ! Irrésistible nostalgie des grands espaces africains aux splendides images !

Nous allions alors en « ligue, en bande, en procession » au défunt paquebot « Métropole Palace » rue Neuve, pour voir la dernière séance de « Out of Africa » au mythique Palais du Cinéma bruxellois, rue Neuve.

On se souviendra aussi de « Les hommes du Président », du « Grand Gatsby » (d'après l'écrivain Scott Fitzgerald) et surtout de l'épatant « Butch Cassidy et le Kid » (1968) avec la pulpeuse actrice Ann Bancroft. Ce film a encore été projeté en juin 2017 au Festival du Film de Bologne : Anne Bancroft, Robert Redford et Paul Newman sont éblouissants de talent.

Le beau blond au physique désormais parfait pour tant de femmes distribue et choisit les rôles. « Tourner une scène, c'est comme mettre une touche de couleur sur la toile. C'est un sentiment qu'on éprouve aussi comme acteur car on devient la couleur. » (Redford dans un entretien accordé à « La Libre Belgique », en 1995).

Ses apparitions désormais se font plus rares au cinéma et « A Walk in the Woods » et « All is lost » (mythe du navigateur solitaire, film d'action passé inaperçu chez nous, sans parole et datant de 2013) n'eurent guère de succès de foule.

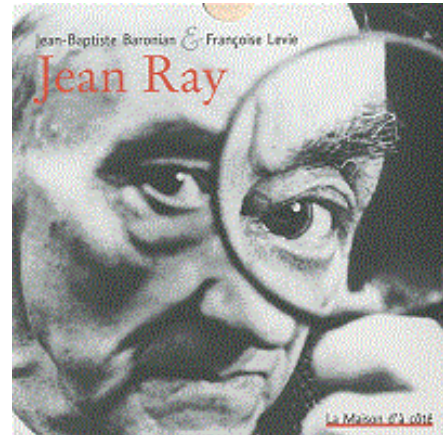
Sa vie privée n'est pas dévoilée au grand public. Divorce en 1985, après vingt-sept ans de mariage et quatre enfants, dont une fille est actrice. Remarié, il a eu quatre-vingt-un ans le dix-sept août dernier.

Jean-Louis Cornellie



JEAN RAY : UN ÉCRIVAIN BELGE À REDÉCOUVRIR !

Jean-Marie de Kremer, dit Jean Ray, est né le 8 juillet 1887 à Gand dans le Ham, ville qui a longtemps accueilli les marins et qui a vibré au son des sirènes des navires qui y faisaient escale. Bien que flamand, il a suivi une formation studieuse en Wallonie. Destiné à l'enseignement, il n'a jamais achevé son cursus et s'est mis à écrire des nouvelles et des poèmes, dont quelques revues se sont portées acquéreuses. On l'a ensuite retrouvé comme rédacteur au quotidien de Gand, ainsi que dans l'équipe de « L'essor belge ». La Renaissance du Livre s'est montrée intéressée par plusieurs de ses textes, nimbés de fantastique et de mystère.



Doté d'une extrême facilité, il rédigeait avec une rapidité déconcertante. Il a été raconté qu'il ne se relisait jamais. Son style tenait essentiellement du récit anglo-saxon et se caractérisait par des intrigues nerveuses et surprenantes, loin des standards, avec des agencements baroques et une très large liberté d'écriture.

Si Conan Doyle a inventé Sherlock Holmes, Jean Ray a créé Harry Dickson. Avec ce détective improbable, l'auteur ne se contentait pas de raconter des enquêtes sibyllines, mi-policières mi-horribles, il y projetait ses angoisses et s'ingéniait à multiplier, jusqu'au paroxysme, les ressorts du



roman noir traditionnel. Les aventures d'Harry Dickson pourraient se résumer comme étant l'illusion incarnée et l'artifice sous toutes ses formes. Surnommé le Sherlock Holmes américain, ce protagoniste est devenu le héros récurrent d'une centaine d'investigations rédigées au pas de charge entre 1933 et 1940. L'occasion de voyager dans les arcanes de la première moitié du XXe siècle, de se familiariser avec les sectes et les sociétés secrètes (fictives ou non) et de dresser une nomenclature des goules, vampires, anthropophages et illuminés de tout acabit qui circulaient dans les artères glaireuses dès que les flammes des réverbères commençaient à s'essouffler.

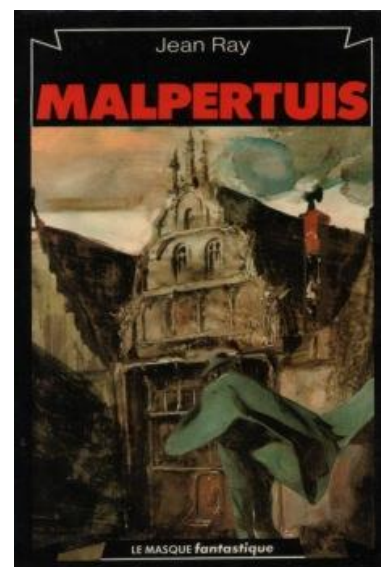
Le succès a saisi l'écrivain avec brutalité, suite à la réédition de plusieurs de ses recueils en format de poche pour le compte des éditions Marabout, avec pour corollaire de distribuer largement sa production et de la faire connaître à une frange non négligeable de lecteurs qui, très vite, se sont extasiés, faisant de leur créateur un maître de l'épouvante moderne.

Toutefois, plusieurs pans de l'existence de l'homme ont farouchement été tenus sous silence et, très rapidement, celui-ci s'est échiné à rédiger sa propre légende, en s'inventant un passé chargé de bruit et de fureur, racontant son existence de pirate, de trafiquant d'alcool durant la prohibition et de navigateur solitaire. Tout chez lui a toujours relevé de la fable. Aurait-il pu mener deux vies distinctes et à l'insu de tous ? Aujourd'hui, chacun s'accorde pour dire que sa chronologie regorge d'inexactitudes.

Combien de pages a-t-il noircies ? Certainement plusieurs milliers, dont « Malpertuis » demeure le chef-d'œuvre incontesté. Un roman mystérieux qui narre de quelle manière un vieil homme recueille les dieux de l'Olympe agonisants et les loge dans une vieille bâtisse austère. En 1972, le récit a été adapté au cinéma par le cinéaste Harry Kümel qui, dans le cadre d'une coproduction, a réussi à débaucher une poignée de vedettes internationales : Orson Welles, Mathieu Carrière, Michel Bouquet, Susan Hampshire, Sylvie Vartan, Johnny Hallyday, etc.

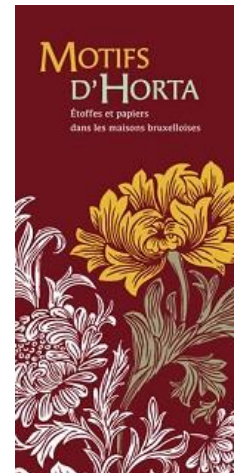
Reconnu et acclamé, Jean Ray est mort d'une attaque cardiaque le 17 septembre 1964, entouré des siens et prêt à aller rejoindre les esprits qu'il avait si souvent titillés durant ses longues séances de gestation.

Daniel Bastié



EXPOSITION : MOTIFS D'HORTA. ETOFFES ET PAPIERS DANS LES MAISONS BRUXELLOISES

Les amateurs sont conscients de la révolution esthétique apportée par l'Art nouveau, qui s'est inséré dans toutes les strates de la création, marquant une étape importante à la fin du XIXe siècle et faisant des logements des lieux d'expérimentation, où les créateurs donnaient libre cours à leur talent. La création des papiers peints et d'étoffes a bien sûr été prise en compte dans les intérieurs conçus par ces architectes d'un genre différent, qui affirmaient leur foi dans un concept d'art global et abolissaient la hiérarchie entre les différentes expressions plastiques. Originalité des motifs et complexité des savoir-faire artisanaux, l'exposition organisée à la Maison Autrique apporte à ce patrimoine fragile la place qui lui est due dans l'histoire des formes.



Motifs d'Horta. Etoffes et papiers dans les maisons bruxelloises

A la fin du XIXe siècle, les architectes de l'Art nouveau souhaitaient développer une esthétique homogène. Si l'enveloppe du bâtiment reste essentielle, le souci du détail dans l'aménagement intérieur devient une préoccupation constante de leur travail. Au début des années 1900, les papiers peints et les textiles conçus par les dessinateurs britanniques du mouvement « Arts & Crafts » jouaient un rôle prépondérant dans la décoration des intérieurs Art nouveau d'Europe occidentale, avec des motifs inspirés de la nature. Victor Horta et Henry Van de Velde utilisaient ces modèles dans les aménagements qu'ils concevaient chez nous. Aujourd'hui, il ne reste malheureusement plus beaucoup de traces de leur présence sur les murs de nos maisons, hormis quelques fragments ci et là et des photographies qui attestent de leur emploi, ainsi que des cartes postales.

L'usage des papiers peints et tissus dans les maisons de Victor Horta

Visiter une maison ou un hôtel de maître édifié par Victor Horta représente aujourd'hui un voyage dans le temps et la découverte d'une architecture fonctionnelle basée sur l'élégance de la ligne.

Victor Horta associait volontiers formes, couleurs et matériaux, prenant soin de maîtriser en amont chaque élément de décoration, soit en le dessinant lui-même ou en faisant appel à des maîtres dans chaque technique. Si le papier peint change au gré des modes, les tissus subissent également les aléas des années et les goûts des familles.

Afin de se rendre compte de l'importance de l'Art Nouveau à Bruxelles, il vous est possible de découvrir cette magnifique exposition jusqu'au 27 janvier 2019 de 12 à 18 heures à la Maison Autrique, commande réalisée par Victor Horta en 1893 pour son ami Eugène Autrique, ingénieur chez Solvay. N'ayant rien emprunté à quiconque, il en a fait un lieu de résidence exquis, appelé à devenir beaucoup plus tard un but de visite essentiel pour tout passionné de son œuvre. Voyez les détails précis sur le site www.autrique.be

**Chaussée de Haecht 266 à 1030 Bruxelles
Paul Huet**



COMÉDIE MUSICALE : SUNSET BOULEVARD

« Sunset Boulevard », de Billy Wilder, est devenu une comédie musicale sous le clavier d'Andrew Lloyd Webber, spécialiste des grands shows lyriques londoniens et énorme faiseur de tubes. Peu après son divorce avec Sarah Brightman en 1990, le compositeur avait annoncé qu'il travaillait sur la transposition d'un des plus grands chefs-d'œuvre du cinéma des années 50 et qu'il avait déjà entrepris plusieurs essais de chansons avec son parolier Don Black.



D'évidence, le challenge était loin d'être gagné en s'emparant de cette sombre histoire de vieille dame incapable de vivre dans le présent et qui se complait à entretenir les souvenirs de l'époque de sa gloire passée, durant laquelle elle triomphait devant les caméras, en un temps où le septième art était totalement muet et ne connaissait pas la couleur. Norma Desmond, vedette oubliée, refuse la déchéance et rejoue inlassablement ses répliques pour quelques fidèles, espérant (qui sait ?) revenir sur le devant de l'écran. Dans cet univers poussiéreux, elle s'oppose à Joe Gillis, scénariste aux dents longues, de qui elle attend un script audacieux pour un come-back remarqué. Pourtant, l'homme sait qu'elle n'a aucune chance de retrouver ses succès d'antan, car le temps a irrémédiablement fait son travail, engluant la comédienne dans ses chimères, quasiment enterrée pour tous, déchuée et passée de



mode. Avec des façons outrancières de diva, elle lui présente plusieurs idées, qu'il juge parfaitement délirantes. Toutefois, comme il a besoin d'argent et d'un travail, il feint s'y intéresser, allant même jusqu'à l'encourager dans son exaltation. Comble de tout, elle s'entiche de sa personne, situation de plus en plus complexe pour celui qui souhaiterait profiter au maximum de certains avantages et qui aime une femme de son âge, starlette au talent qu'il pense prometteur. Son ambition contre le pactole de la vieille, voilà l'étrange équation qui trotte dans son esprit ! Bien assurément, le drame n'est pas loin. Dans cette étrange demeure gravite Max, un majordome entièrement au service de sa patronne, et prêt à tolérer ses sautes d'humeur, ses caprices et sa tyrannie. Plutôt que de s'éloigner du film original (1950), Andrew Lloyd Webber et Don Black ont

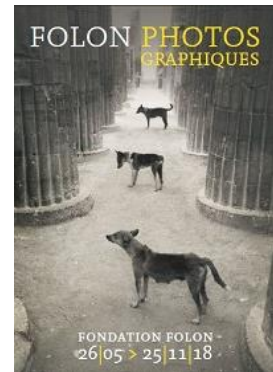
choisi l'option de lui rester fidèle au possible, avec des mélodies légères et agréables, pleines de vitalité et dopées par une orchestration raffinée, beaucoup plus proches de son travail sur « The phantom of the opera » que sur les accords pop de « Jésus-Christ superstar » et « Joseph and the Amazing Technicolor Dreamcoat ». La grande chanson « With one look » a connu un triomphe planétaire, avant d'être traduite dans plusieurs langues et défendue par une kyrielle d'interprètes (Glenn Close, Barbra Streisand, Pétula Clark). Contrairement à tout ce qui a été écrit, « Sunset Boulevard – the musical » ne dissimule pas de messages ni de sous-entendus. Il se prête certes à une certaine ironie et un ton presque comique, mais demeure une tragédie sur le vieillissement et les affres des années qu'on refuse bien souvent d'accepter. Autour de l'ancienne star gravitent deux vautours, prêts à tout pour garder des privilèges (Max) ou en obtenir (Joe). Si la partition est toujours signée Andrew Lloyd Webber, le Château du Karreveld propose pour la première fois ce classique de Broadway en version française, due à l'adaptation de Christopher Hampton. Comme l'an dernier pour « Evita », les arrangements musicaux et la direction d'orchestre ont été confiés à Pascal Charpentier. Dans les rôles principaux, Anne Mie Gils, Gaétan Borg et Franck Vincent prouvent qu'ils savent à la fois chanter et jouer. Une création à découvrir jusqu'au 31 août 2018 dans le cadre du Festival Bruxellons. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.bruxellons.be

Avenue Jean de la Hoese 3 à 1080 Bruxelles
Daniel Bastié

EXPOSITION : FOLON PHOTOS GRAPHIQUES

On connaît Jean-Michel Folon (1934-2005), peintre, dessinateur, sculpteur et affichiste. Aujourd'hui, grâce aux archives et documents légués par sa famille et restés jusqu'ici dans la sphère privée, la Fondation qui porte son nom propose de découvrir le rapport de l'artiste à la photographie. Compagnon de route, l'objectif de Folon a capté dès les années cinquante l'ambiance de la ville et les signes emblématiques de son vocabulaire graphique : flèches, routes, visages ou masques. La photographie demeure omniprésente dans la construction de sa pensée visuelle. Point de départ ou source d'inspiration, elle reste indissociable de son travail pictural. L'œil du photographe fixe l'idée dans la même démarche qu'une esquisse sur le papier. Cette exposition permet également de découvrir des clichés personnels avec des amis de longue date : Pierre Alechinsky, César, Federico Fellini, Milton Glaser, David Hockney, Yves Montand, Saul Steinberg, etc. Au demeurant, voilà deux cent cinquante instantanés (accrochés aux cimaises ou projetés) qui apportent un éclairage inédit sur la méthode et la cohérence du travail d'un créateur à l'esthétique particulière. Lors de la visite, le public découvre également des portraits de l'artiste au travail ou dans l'intimité. Un événement à voir à la Fondation Folon jusqu'au 25 novembre 2018. Plus de détails sur le site www.fondationfolon.be

Drève de la Ramée, 6A à 1310 La Hulpe



EXPOSITION : NUANCES D'ACIER

« Nuances d'acier » est le système de désignation des aciers utilisé dans la sidérurgie. L'exposition ouvre les perspectives de création autour de l'activité industrielle. Dans le cadre des cent cinquante ans de la ville de La Louvière, sept plasticiens et collectifs d'artistes ont été invités à se réapproprier le site des anciennes usines Gustave Boël et à pousser les portes bien gardées des trains à chaud et des laminoirs de l'entreprise aujourd'hui appelée NLMK. Aux côtés d'œuvres patrimoniales, issues des collections de la Ville de La Louvière et de la Province de Hainaut, leurs travaux tentent de saisir l'alchimie qui se perpétue dans ce ventre d'acier. Chacun dévoile une réalité industrielle, à la fois proche et lointaine, concrète ou fantasmée pour dévoiler l'histoire d'une ville et mieux en inventer le futur. Vous avez jusqu'au 26 août 2018 pour découvrir au Musée Lanchelevici les créations originales de Claire Ducène, Libert+Suárez, Helga Dejaegher, Camille Nicolle, Marine Balthazar, Stéphanie Roland, Barbara Geraci. Voyez tous les détails pratiques sur le site www.cestcentral.be

Place Communale, 21 à 7100 La Louvière



PORTRAIT SUCCINCT DE DOMINIQUE LEFEBVRE

Né à Nivelles en 1961 et installé à Bruxelles depuis trente ans, Dominique Lefèvre est l'un des ambassadeurs belges de l'art fantastique et un représentant de l'aérogaphie. Il est également professeur de dessin, d'histoire de l'art et de conception graphique. Illustrateur de talent, il expose régulièrement depuis 1992 et ses œuvres ont acquis une renommée qui lui a permis d'être sollicité pour concevoir de nombreuses affiches dans le cadre d'événements divers. Fils de l'écrivaine Godeliève Gooris et de l'artiste-peintre Marcel Lefèvre D'hoirot, il a grandi dans une famille stimulante, qui l'a toujours poussé à acquérir un mode d'expression, autant pour s'épanouir sur le plan personnel que pour l'aider à communiquer. Loin des peintres torturés qui créent des mondes sous hallucinogènes, il leur oppose des univers apaisants et colorés, capables d'occulter les sources de conflits et de nous apporter une harmonie absente de nos vies trépidantes. Découvrez ses travaux en vous rendant sur le site www.dominiquelefevre.be

Sam Mas



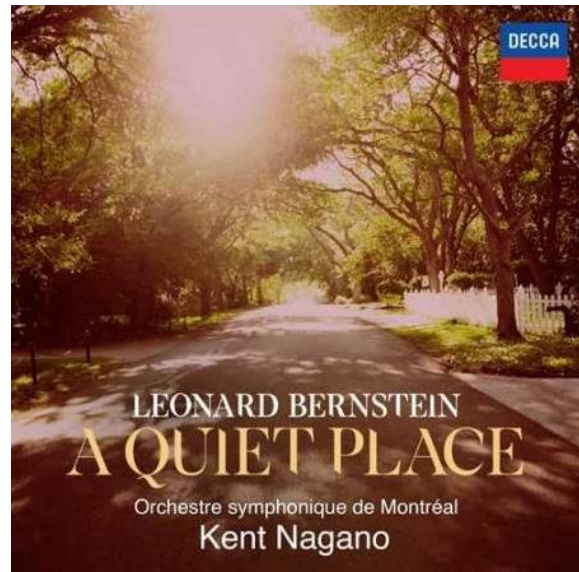
CD : A QUIET PLACE

Toute son existence, Léonard Bernstein a été un chef prodigieux et un compositeur qui s'est efforcé de bousculer les habitudes. Symphonies, cantates, ballets, pièces concertantes et comédies musicales, rien ne l'effrayait. Après avoir écrit "Trouble in Tahiti" en 1952, opéra en un acte se déroulant durant l'entre-guerres, il souhaitait poursuivre dans cette voie, mais le temps lui manquait, accaparé par trop de projets et le succès qui le sollicitait dans toutes les directions. Au début des années 80, en compagnie de son librettiste Stephen Wadsworth, il s'est attelé aux premières portées de ce qui allait devenir "A quiet place", vaste fresque en trois actes destinée aux planches et qui a été créée en 1983, pour être ensuite retravaillée et représentée au public dans sa version définitive en 1986. Comme

tous les travaux de Léonard Bernstein, "A Quiet Place" n'a pas été un échec, mais a suscité une manifestation de suspicion de la part de l'élite intellectuelle, peu prompte à acclamer un hyperdoué et préférant attendre que le temps fasse son office avant de se prononcer publiquement. Plus de trois décennies après sa première, cet opéra se situe à des lieues du caractère enjoué de "West Side story" et de "Mass", afin de s'inscrire dans la tradition des drames lyriques américains de la seconde moitié du XXe siècle, faisant place à la gravité et aux sentiments amenés à s'exprimer suite au décès de Dinah, personnage découvert dans "Trouble in Tahiti". Ses proches, confrontés à sa brutale disparition, peinent à exprimer leur douleur profonde, tout simplement parce qu'ils ont été éduqués à retenir leur humanité et à ne jamais l'exposer publiquement. La rédemption exige un énorme travail sur soi et le compositeur met doucement en place les éléments nécessaires à l'éclosion de celle-ci. Néanmoins, il évite les longs monologues poussifs ou rébarbatifs et impose son style immédiatement identifiable. Des ténèbres naît la lumière et c'est tant mieux pour les oreilles de l'auditeur ! Comme toujours, il charpente son orchestration de mille nuances et permet aux instruments d'user de tous leurs registres, sans oublier d'aménager des parties pour chœur. Enfant un peu oublié des scènes mondiales, "A quiet place" revient aujourd'hui dans une version chatoyante due à l'Orchestre symphonique de Montréal, d'une sincérité déchirante, et à la baguette du chef Kent Nagano, dont la direction demeure l'une des composantes essentielles de cette performance. Bien entendu, les chanteurs Claudia Boyle, Joseph Kaiser, Gordon Bintner, Lucas Meachem, Rupert Charlesworth, Daniel Belcher, Annie Rosen, Steven Humes, Maija Skille et John Tessier contribuent énormément à cette réussite et consacrent à cette œuvre le charisme vocal et l'honnêteté émotionnelle qu'elle mérite. Peu de surprises donc, puisque le maestro ne se renie jamais et sait que la mélodie porte les émotions tout en fédérant le public. A côté de roulements sombres de caisse claire et quelques assauts de cuivres, il inclut discrètement des parties de jazz qui rappellent que la vie poursuit son cheminement et que, quoi qu'on subisse, le bonheur est appelé à reprendre le dessus. D'une façon évidente, cet opéra peut être écouté comme une suite à "Trouble in Tahiti", le one-acter jazzy découvert à l'aube des fifties et dont quelques bribes ont été injectées à ce nouvel opus. Enfin, "A quiet place" reste le dernier travail pour la scène de Léonard Bernstein, qui nous a quittés en 1990 et dont on célèbre en 2018 le centenaire de la naissance. Ce pourrait être tout simplement l'enregistrement attendu de l'année commémorative !

Double CD Decca – 30 titres

Daniel Bastié

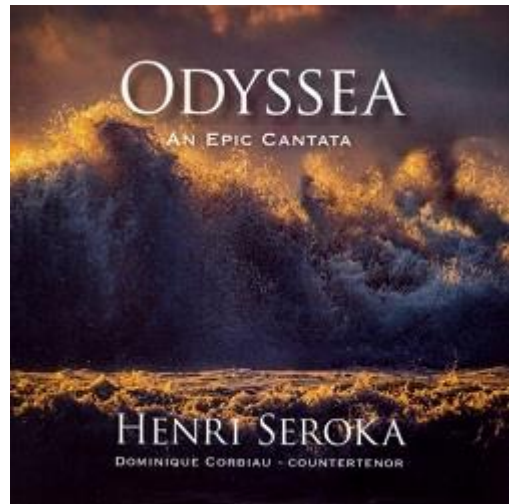


CD : ODYSSEA

Né à Anderlecht, Henri Seroka est un auteur-compositeur-interprète qui a traversé les décennies en défendant ses chansons ou en les mettant régulièrement au service des autres (Isabelle Aubret, Dorothee, Philippe Laumont, Lulu, Ivan Rebroff, Jacques Segers). Il a également composé l'hymne officiel belge pour les jeux olympiques de Los Angeles (1984) et a assuré la composition de la chanson « Avanti la vie », qui a représenté la même année la Belgique au Concours Eurovision de la Chanson au Luxembourg. Dès 1976, Henri Seroka s'est intéressé à la musique de films et a assuré les scores d'une trentaine de longs métrages belges et étrangers, dont une collaboration récurrente avec le metteur en scène polonais Jacek Bromski. Depuis quelques années, il se consacre à la co-production de fictions (« Le consul de Bordeaux) et de documentaires, dont il se charge évidemment de la partition originale. Si on sait que son actualité gravite autour de « Credo », puissante œuvre pour orchestre, soprano, ténor et chœur, applaudie un peu partout dans le monde, un nouveau CD vient de voir le jour. Intitulé sobrement « Odyssea », il se veut une transposition musicale de l'univers d'Homère et de son « Odyssée », écrite à la fin du VIIIe siècle avant notre ère et bien connue de tous les hellénistes et amateurs d'épopées nourries de rebondissements, de panache et de grandeur. Après avoir choisi différents chapitres du livre, Henri Seroka a imaginé un découpage, des mélodies et des tessitures afin de personnifier certains visages légendaires (Calypso, Nausicaa, le Cyclope) et des lieux géographiques (L'île d'Itaque). Alors que la musique pour le cinéma se veut plutôt descriptive, il traite ici chaque partie en soignant les atmosphères et les couleurs, destinant « Odyssea » aux salles de concert et la présentant comme une cantate épique pour grand orchestre, contre-ténor et chœur. Elle a été créée en août 2017 à Szczecin (Pologne) devant un public conquis. Assurément, un disque était annoncé et il vient d'être publié aux éditions Apus. Un magnifique album de plus de quarante minutes, avec le compositeur à la baguette du Sinfonia Viva Orchestra Warsaw et des chœurs du Maritime Academy Szczecin. A nouveau, après « Credo », il convient de saluer la performance du contre-ténor belge Dominique Corbiau, décidément fort investi dans les travaux de Seroka. Attention, il ne s'agit pas d'une cantate traditionnelle au sens classique du terme, mais de l'adaptation musicale d'un classique des bibliothèques avec des mélodies vigoureuses, une orchestration chatoyante, de la rigueur, des chants en latin et la volonté de jeter un pont entre deux époques, en faisant intervenir des instruments traditionnels (accordéon, guitare, Irish whistle). Au final, trois-quarts d'heure de métissage et de ravissement !

Disque Apus - 9 titres

Daniel Bastié

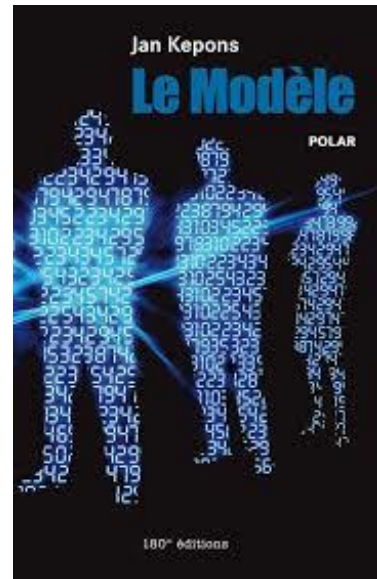


LE MODÈLE

Paul pensait mener une vie banale au sein de la World Trust Bank. Néanmoins, alors que rien ne l'y avait préparé, il se retrouve en butte à des tueurs bien décidés à l'éliminer. Que lui arrive-t-il ? Pour quel motif ? Les idées les plus farfelues le taraudent. Il sait toutefois qu'il n'a pas de temps à perdre et qu'il vient d'entamer un marathon fatal. Autour de lui, plusieurs collègues sont froidement éliminés. Des Alpes suisses à l'Afrique du Sud, il sera contraint de faire la lumière pour comprendre qui lui en veut à ce point et découvrir que son employeur n'est pas réellement celui qu'il croyait. Auteur d'ouvrages réputés dans le domaine de l'entrepreneuriat et la gestion des portefeuilles financiers, Jan Kepons signe ici un premier roman haletant, qui met en scène un protagoniste happé par le destin et poussé à remuer ciel et terre pour se dépêtrer de l'étau mortel, dont les mâchoires se resserrent sur lui. Au fil de cette aventure peu commune, il découvre surtout que certains faits ne sont jamais liés au hasard. Le narrateur évite les lieux communs et truffe son récit de scènes très réussies, afin de nous fournir un polar qui joue la carte de l'efficacité et qui, jamais, ne s'encombre de pathos.

Ed. 180° - 240 pages

Daniel Bastié



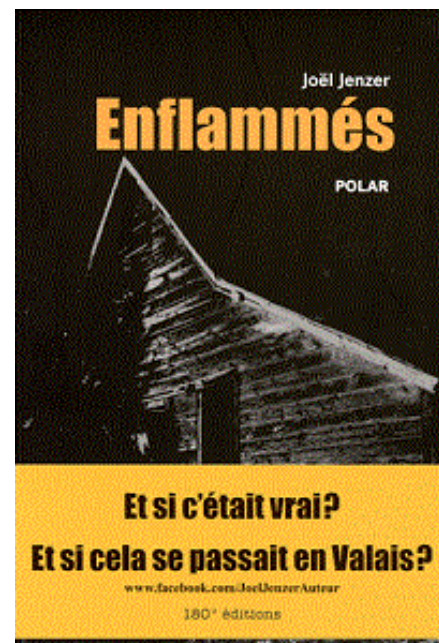
180° éditions

ENFLAMMÉS

Le rôle tenu par les sectes ne cesse jamais de provoquer maintes réactions dans la presse et auprès du public. Si personne n'a oublié le suicide de Jim Jones et des siens en Guyane, plus près de nous L'Ordre du Temple solaire n'a rien eu à lui envier en termes de violence sournoise, de crédulité et d'aberration. A travers une fiction romancée, Joël Jenzer revient sur ce drame collectif et nous plonge dans l'effroi le plus sordide. Par un jour anodin d'octobre, Marc Verner, journaliste embarqué pour un reportage de routine, se trouve confronté à l'ineffable avec un monceau de cadavres carbonisés dans un chalet perdu dans la montagne. Que s'est-il passé ? Qui a pu orchestrer ce massacre ? Surtout pour quoi ? En remontant le temps, l'auteur ravive une plaie mal cicatrisée et distribue les pièces d'un puzzle selon un tempo lent et étourdissant, en plongeant son personnage central dans une enquête aux mille supputations, confronté à des individus ambigus, dont un flic désabusé, une femme trop jolie pour être honnête et un homme d'affaires torve. Il réussit une description absolument saisissante de la psychologie humaine à travers une aventure suffocante, tout en nous conviant à une relecture d'un des drames survenus au milieu des années 90. Un premier roman addictif poussé par une écriture au cordeau !

Ed. 180° - 269 pages

Daniel Bastié



COCO CHANEL

Voici une collection de livres pour jeunes enfants destinée à ne pas les prendre pour des imbéciles et bien décidée à les instruire avant même qu'ils savent écrire et lire. L'idée est de présenter une galerie de personnages féminins (un par volume) à l'aide de textes courts et d'exposer brièvement leur parcours. Après Anne Frank, Mère Teresa, Agatha Christie et plein d'autres, voici Gabrielle Chanel, dite Coco, servie par un graphisme élégant et racontée en quelques rimes par Isabel Sanchez Vegara. Bien entendu, on évite ici les dates, les détails et les noms inutiles pour ne garder que l'ossature d'une existence et montrer de quelle manière une petite fille rêveuse est devenue une couturière exceptionnelle, puis une modiste de génie, faisant entrer les femmes dans la modernité à force d'audace et de créativité. Au fil des pages, on saute d'une étape à la suivante, prouvant que le courage et la persévérance ouvrent des portes à qui se donne la peine de tenter sa chance. La beauté des dessins, la palette des couleurs, le soin de l'écriture et le sujet (une *success story* !) font évidemment songer aux contes de fées que nous lisaient nos mamans et nos grands-mères à ceci que, ici, tout est rigoureusement vrai ! La présentation du livre prouve que l'éditeur s'est appliqué à façonner un bel objet, témoignage de son implication pour plaire au plus grand nombre.

Ed. Kimane – 32 pages
Amélie Collard



MARIE CURIE

Pourquoi ne pas se baser sur des histoires vécues pour emporter les jeunes enfants dans le monde des destins fabuleux et, dès leur jeune âge, leur faire prendre conscience que la détermination et le travail paient ? Avec le destin de Marie Curie, la collection « Petite et Grande » (qui compte une vingtaine de titres disponibles, avec plus de cent mille exemplaires vendus dans différentes langues), on se met à la remorque d'une vie exceptionnelle pour suivre le parcours d'une jeune fille passionnée de sciences et qui, au lieu de jouer à la princesse, se voyait dans un grand laboratoire en train de faire évoluer la recherche. Après avoir quitté sa Pologne natale, afin de poursuivre ses études, elle achève son cursus universitaire à Paris et épouse Pierre Curie, également passionné de chimie. Ensemble, ils découvrent le polonium et le radium. Leurs travaux sont couronnés par un Prix Nobel. Après le décès de son mari, elle ne baisse pas les bras et poursuit ses expériences. Seule cette fois, elle est à nouveau récompensée par le Prix Nobel. Sa vie nous apprend qu'il ne faut pas être réfréné par ses peurs et qu'il importe de poursuivre ses envies. Bien sûr, certains lecteurs reprocheront le caractère elliptique de cet ouvrage, tout en oubliant qu'il s'adresse aux plus petits, avant tout destiné à les aider à grandir, à se sentir bien dans leur peau d'enfant et à saisir dès quatre ou cinq ans l'enjeu des rêves à concrétiser. Au demeurant, voilà un titre qui ressemble à un documentaire court, écrit sous forme de poème par Isabel Sanchez Vegara et qui bénéficie des dessins tout en finesse de Frau Isa. Comme pour « Coco Chanel », la qualité de la présentation est au rendez-vous et apporte toute satisfaction aux petites filles qui, les yeux émerveillés, découvrent de quelle manière une gamine ordinaire est devenue une grande personne responsable et formidable.

Ed. Kimane – 32 pages
Amélie Collard

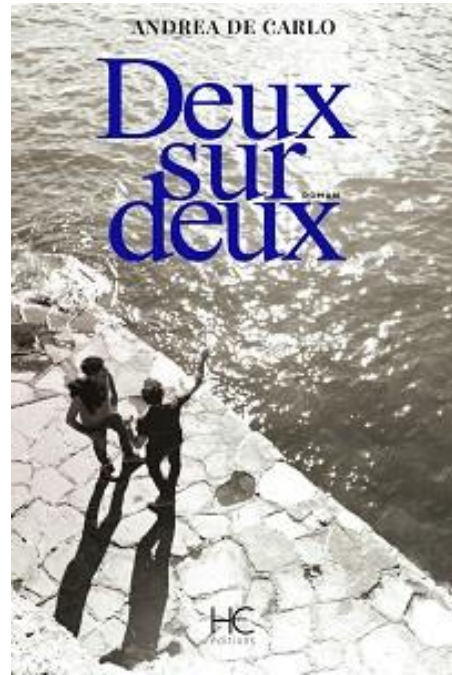


DEUX SUR DEUX

Star des bibliothèques en Italie, le romancier Andrea de Carlo n'a toujours pas acquis la notoriété qu'il mérite en Belgique comme en France. La faute aux médias qui ne prennent pas suffisamment la peine de mettre son œuvre en évidence ou au manque d'enthousiasme des lecteurs pour des ouvrages venus de la Péninsule, leur préférant les cousins américains ou danois. Il serait toutefois injuste de bouder « Deux sur deux », chronique qui s'étale sur une double décennie afin de suivre l'évolution de Guido et Mario à travers un pays en pleine mutation, où rien n'est acquis sans produire de l'huile de bras et où les combines valent autant que les grands projets. Deux garçons qui se regimment contre la routine et qui s'engagent à cœur perdu dans le militantisme étudiant, avant de suivre chacun leur voie à la recherche d'un équilibre pour s'épanouir et bâtir un avenir, voilà les thèmes de cette saga ! Publié en 1989, il s'agit ici de la première diffusion francophone de ce livre plein de passion, au romantisme discret et qui se veut une merveilleuse description de Naples, ville millénaire qui respire au rythme d'un autre temps. Bien entendu, on devine que le narrateur est ou pourrait être l'auteur qui fait virevolter la valse des souvenirs et qui s'amuse en déployant le nuancier de descriptions millimétrées, qui ne s'éloignent jamais de l'anecdote. Une histoire qui nous parle enfin de la difficulté à demeurer fidèle à ses aspirations et à ses engagements. La vie suit le cours d'un fleuve jamais paisible et ne connaît jamais de répit, même en empruntant des chemins de traverse. Au demeurant, on découvre deux existences qui n'ont jamais cessé de se croiser, mais qui sont devenues dissemblables. Un best-seller idéal à emporter en vacances !

Ed. HC – 414 pages

André Metzinger



LA MEILLEURE FAÇON DE MARCHER EST CELLE DU FLAMANT ROSE

Le titre métaphorique sert à décrire le destin d'Enaid, dont l'existence s'apparente à celle d'un flamant rose. Chaque jour, elle est amenée à opter pour un choix : cesser d'avancer et se laisser choir ou tenter de garder son équilibre sur une seule jambe, par le seul pouvoir de l'esprit et de la méditation. Pourtant, elle adorait profiter de chaque jour, mais tout semble se liguer contre elle : un amoureux qui vient de la larguer par téléphone, des parents d'adoption dont elle découvre qu'ils sont en fait ses grands-parents, une mère danseuse dans un cabaret, un père qui change de religion de la même manière que d'autres se rendent aux commissions. Il lui manque surtout l'estime d'elle-même et la capacité de s'aimer. Diane Ducret nous livre un roman à la fois doux et amer, rempli d'émotion. Plutôt que de verser dans le pathos, l'auteure choisit la carte de l'humour et brosse le portrait d'une jeune femme contemporaine qui a la désagréable impression de ne jamais être à sa place et d'accumuler les faux pas. Face aux défis, elle finit par comprendre qu'elle ne possède pas d'alternative que celle de s'assumer pour se relever et vivre toutes les félicités futures, même si la fée qui s'est penchée sur son berceau est décédée prématurément. La fin est belle, abordée avec dignité, profondeur et sérénité. En fait, un livre beaucoup moins léger qu'il ne paraît !

Ed. Flammarion – 250 pages

Amélie Collard



L'ARTISTE AU COUTEAU

Francis Begbie a été découvert dans le film « Trainspotting » (1996) de Danny Boyle, alors que la majorité des lecteurs francophones ignoraient le roman de Irvine Welsh. Violent, burlesque et décapant, le livre a mis en scène l'un des méchants les plus attachants de l'histoire de la littérature, proche de ses amis de toujours, mais ne les tolérant qu'à moitié parce qu'ils s'adonnent à la drogue, substance chimique qu'il abhorre. Loin d'être un enfant de cœur, il n'hésite jamais lorsqu'il s'agit de se lancer dans la bagarre, prêt à tout pour aplatir les opposants. Entêté, capricieux et imprévisible, il apparaît comme totalement instable. Pourtant, les années se sont écoulées et il a désormais quitté l'Angleterre pour les Etats-Unis où, sous une nouvelle identité, il mène une existence rangée avec son épouse et leurs deux filles. Sculpteur et peintre à succès, il semble avoir tiré un trait sur son passé de mauvais garçon, mais le meurtre de son fils (qu'il connaissait à peine !) l'oblige de revenir à Édimbourg, ville de sa jeunesse et dans laquelle il retrouve ses copains d'hier. Pendant ce temps, sa femme découvre son passé. Saisi dans un engrenage dont il ne maîtrise pas les règles, Begbie se réveille et se sait prêt à tous les coups pour rasséréner son orgueil blessé. A nouveau, Irvine Welsh signe un volume empreint de virulence, qui ne manque jamais de rythme et qui peut être considéré comme une critique de la société moderne ultra violente. En ce sens, il se fait chroniqueur tout en demeurant un narrateur original. Bien sûr, le titre « L'artiste au couteau » joue sur l'ambiguïté de l'expression » !

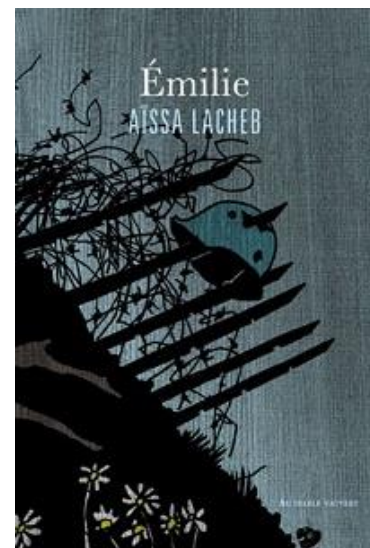
Ed. Au diable Vauvert – 363 pages
Willy Smedt



ÉMILIE

Selon l'auteur, cette histoire est vraie. Elle lui a été racontée par un berger de Beine-Nauroy, à qui deux soldats allemands l'auraient narrée quelques années après la guerre. Dans un village de cent trente âmes, dont il ne reste aujourd'hui que quelques pierres, une famille hésite à quitter la région, craignant d'être confrontée à l'avancée des troupes germaniques. Le conflit décide pour eux. Durant la nuit, un obus détruit la maison et n'épargne que la jeune Émilie, une gamine de dix ans devenue brutalement orpheline. Totalement mutique, l'enfant se terre dans les tranchées et attend que les jours passent. Plusieurs militaires la voient déambuler dans la région, traverser le champ de bataille et aller fleurir, sans distinction d'uniformes, les hommes fauchés par la mitraille ou déchiquetés par les bombes. Aïssa Lacheb nous parle de la guerre 14-18 avec un verbe fort, ne cache jamais l'horreur des affrontements, mais y mêle une touche de poésie lorsqu'il s'agit d'évoquer l'image d'Émilie, silhouette bien pâle qui erre entre les barbelés et les charniers. Dans ce roman court et dense, il nous parle également d'une tragédie qui a changé le visage du monde en le faisant entrer dans l'effroi. Une guerre qui devait être la dernière et qui a usé de toutes les découvertes scientifiques pour ne pas rater le coche de la modernité et accélérer une victoire attendue par les belligérants. Un récit bouleversant empreint de violence et de longs moments d'apaisement !

Ed. Au Diable Vauvert – 124 pages
Paul Huet



PIÈGE CONJUGAL

L'avocate Alice et le psychologue Jake se marient lors d'une noce relativement classique et reçoivent de Finnegan, un des clients de l'épousée, un cadeau original. En fait, une adhésion au Pacte, un club sélect où chaque membre est trié sur le volet et qui promet une félicité assurée à chaque adhérent, moyennant deux conditions strictes : ne pas révéler l'existence de l'organisation et suivre des règles pointues. Durant les premiers temps, tout se déroule à merveille : soirées glamour, voyages idylliques, présents réguliers, etc. Toutefois, lorsque l'un des époux contrevient à un paragraphe du règlement, l'enfer se déverse sur le couple. Michelle Richmond entretient habilement le suspense et fait monter la pression, avec des rebondissements jusqu'au dernier chapitre. Elle nous parle aussi de maltraitance mentale et de manipulation psychologique, qui ne manquent pas à faire songer aux moyens utilisés par les sectes. Finalement Orla, une Irlandaise fondatrice de l'association, n'est-elle pas un gourou ? Ce livre nous propose une vraie descente aux enfers. Jake, le narrateur, passe tour à tour de l'euphorie béate à l'angoisse reptilienne et de la culpabilité la plus profonde au désespoir le plus glauque. Publié dans trente pays, ce livre est actuellement en cours d'adaptation au cinéma par la 20th Century Fox.

Ed. Presses de la Cité – 478 pages

Daniel Bastié

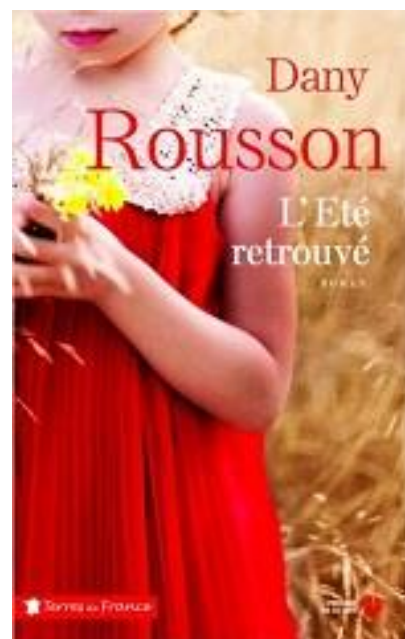


L'ÉTÉ RETROUVÉ

La région est belle ! Le Gard déploie des paysages boisés qui font le bonheur des habitants. Dans cet éden, Lazare vit de sa passion pour la nature et n'a pas oublié Elisa, son amour de jeunesse. Situation qui lui fait ignorer les gestes tendres de Séraphine, sa jolie voisine follement éprise de lui. Alors qu'il assume son célibat, il se retrouve confronté à Gérald, un compagnon auquel il n'a plus parlé depuis plus de deux décennies et avec lequel il avait fini par s'empoigner violemment. Le temps apaise-t-il les tensions, permet-il aux rancœurs d'être éludées ou, au contraire, ravive-t-il les braises somnolentes ? L'occasion aussi de revenir sur les lettres d'un « corbeau » qui a mis fin à leur complicité. « L'été retrouvé » se veut une formidable description du Languedoc-Roussillon, tout en évitant les clichés cartes postales, et un récit solidement charpenté qui oscille entre présent et passé, partant à la recherche de la vérité pas forcément bonne à connaître. On est évidemment ému par la vraie bienveillance des personnages, l'expression de leur contrition et la force des sentiments authentiques qui ne demandent qu'à s'épanouir. Il s'agit enfin d'une quête : celle de savoir ce qu'est devenue Elisa. En suivant une voie pleine d'ornières et d'émotions, les protagonistes amorcent un nouveau départ à la recherche des années perdues et d'une réconciliation hypothétique.

Ed. Presses de la Cité – 314 pages

Sylvie Van Laere

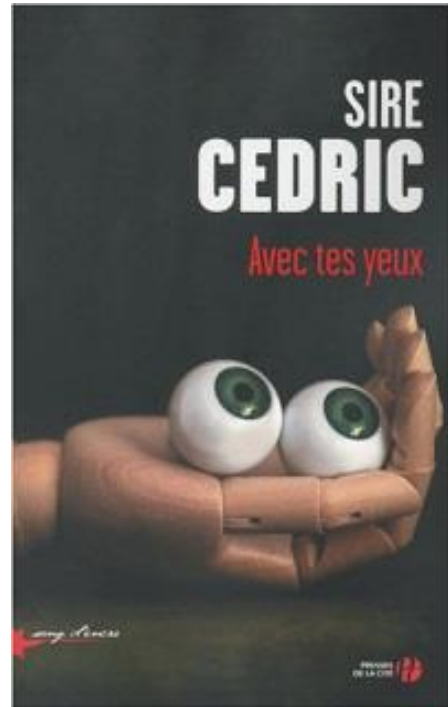


AVEC TES YEUX

Thomas voit ses rêves troublés. Chaque nuit, il se réveille en sueur, victime de cauchemars qui le taraudent. A cela, une séance d'hypnose destinée à réguler ses problèmes de sommeil lui complique davantage l'existence. Alors qu'il ne parvient pas à s'assoupir sans appréhensions, il est maintenant poursuivi en journée par des flashes qui lui font découvrir un meurtre horrible à travers le regard d'un autre. Alors fantasme ou anticipation d'un crime ? En son for intérieur, il est persuadé qu'un sadique s'en prend à une jeune femme. Convaincu de la pertinence de son idée, il se met en quête de la victime, afin de lui sauver la vie ... ou se sauver lui-même. Sir Cédric, dont voici le pseudonyme de plume, s'amuse à tricoter un thriller glaçant. Il use d'une langue moderne, avec des phrases courtes, des interjections et des mots-phrases, le tout au présent de l'indicatif. Le récit est complexe, mâtiné de fantastique, avec des embranchements et des personnages secondaires qui donnent le tournis, mais surtout des idées fortement visuelles qui entretiennent l'effroi. Sans fioritures, l'auteur opte pour un style cinématographique, là où le choc des images et le tempo prévalent parfois sur la psychologie. Mais qu'importe ! Malgré quelques tours de passe-passe, ce roman tient la route et expose des situations ultra expressives faites pour remuer les tripes et accélérer le tempo cardiaque.

Ed. Presses de la Cité – 551 pages

Willy Smedt

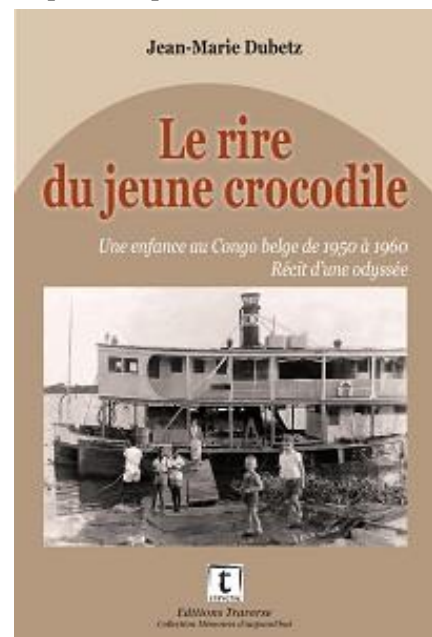


LE RIRE DU JEUNE CROCODILE

Que savons-vous du temps des colonies ? Celui où plusieurs familles belges sont parties au Congo ? A travers un témoignage de première main, Jean-Marie Dubetz raconte son enfance passée en Afrique et revient sur une kyrielle de souvenirs répartis sur une décennie, prouvant que la réalité émerveille parfois davantage que la fiction. Au Congo belge, pas encore Zaïre ou république démocratique du Congo, il est né en 1950 à Coquilbatville et, en compagnie de ses parents et de son frère, a vécu sur un bateau plutôt que dans une maison. A l'instar de nombreux réfugiés d'aujourd'hui et brusquement, sa famille a dû tout abandonner pour survivre. Mais là n'est pas le propos de son ouvrage ! A travers ses yeux d'enfant, il voit la situation se muer progressivement et ne peut pas s'empêcher d'accumuler une série de questions auxquelles il aimerait trouver des mots rassurants. Que se passe-t-il dans ce qui ressemblait à ses yeux à un paradis terrestre ? Pourquoi tellement de haine ? Assurément, il apporte des réponses actuelles aux interrogations d'alors et ne perd jamais de vue qu'un récit doit demeurer passionnant. Pour cela, il fait preuve d'un style fédérateur, sans temps morts et sans digressions afin d'aller à l'essentiel. Plusieurs photographies donnent à voir les visages aimés. In fine, « Le rire du jeune crocodile » se veut un témoignage d'un morceau de l'histoire belgo-congolaise, qui préfère les anecdotes et les détails du quotidien aux grands faits ancrés dans les manuels scolaires. Au fil des pages, l'auteur nous parle des jeux pratiqués en Afrique, des amis de collège, de la fille du commissaire, des punitions corporelles, des escapades fiévreuses, du boy qui travaille auprès d'eux ou d'un brasier dans la brousse. Pie Tshibanda a signé une préface qui apporte énorme de pertinence à ce livre.

Ed. Traverse -188 pages

Daniel Bastié

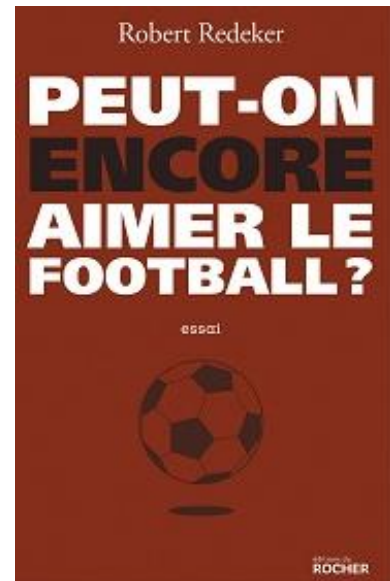


PEUT-ON ENCORE AIMER LE FOOTBALL ?

Le foot a été décliné à toutes les sauces durant le mois de juillet dernier. Coupe du monde oblige ! Noir, jaune, rouge. Bleu, blanc, rouge. Et j'en passe ! Il a ébloui le début de l'été des supporters sous amphétamines et pourri les vacances des autres ? Quoi qu'il en a été, il a phagocyté les esprits au point de ne plus entendre parler que de lui au cœur de la canicule : presse écrite, télé, radio, etc. Serait-il le descendant de ces jeux qui hypnotisaient les Romains pour leur faire oublier les soucis du quotidien ? Qu'on le souhaite ou non, au XXI^e siècle, le monde fonctionne au tempo des matches et focalise toutes les attentions, remplaçant le dieu des religions par les idoles des stades. Cependant, où en est le rêve du sport pur et des rencontres disputées pour la seule beauté des prouesses sur la pelouse ? Robert Redeker ose la question qui fâche : Peut-on encore aimer le football ? Reste-t-il une évasion comme le théâtre et le cinéma ? Est-il devenu une drogue qui lamine les cerveaux ? La terre (où qu'on aille) est peuplée d'images de joueurs, de buts et de scores. L'auteur pose un triste constat. Si ce sport est certes addictif, il demeure tristement vide, comme une foi sans assises sérieuses ni réflexion intime. Le bonheur que le foot était censé nous offrir demeure d'une inanité confondante, avec une absence effrayante de contenu et un vernis qui se veut le reflet de notre abrutissement. Un peu à l'image de la société de consommation, qui brûle ses idoles d'hier pour encenser de nouvelles en fonction des modes, du beau temps qu'il fait ou ne fait pas. Un essai édifiant !

Ed. du Rocher – 257 pages

Willy Smedt



 éditions du
ROCHER

ATHÉNA ET LES VOLEURS D'OR

Théo et Mélia ont neuf ans et sont déjà élèves dans le célèbre Parthénon, appelés à prendre la succession des plus précieux peintres et sculpteurs de leur époque. Leur talent précoce focalise toutes les attentions. Malgré leur jeune âge, ils possèdent énormément de maturité et savent faire preuve d'une curiosité saine, qui les amène à s'intéresser à tout ce qui les entoure. Lorsqu'un vol a lieu dans la fameuse enceinte dédiée à la déesse Athéna, celle-ci rugit sur son socle et décide d'envoyer les deux apprentis à la poursuite des voleurs. A l'aide d'indices, cette dernière leur montre la voie à suivre et les aide à défendre l'artiste Phidias et son ami Périclès. Historienne de formation, Viviane Koenig propose un thriller antique qui permet d'effectuer un bond dans le passé, de se familiariser avec la culture hellénique et de mêler une série d'éléments fictionnels à la réalité. L'idée de mener le récit comme un jeu est brillante et plaît aux lecteurs de l'âge des protagonistes, habitués à leur Gameboy plutôt qu'aux manuels scolaires. Avec bonheur, l'auteure évite le didactisme sec et propose une immersion jouissive dans un univers qui est à la base de la pensée moderne et de la mythologie. Comme il s'agit d'un roman adapté pour la jeunesse, l'éditeur prolonge l'aventure avec un questionnaire, un quizz et un message codé à décrypter en fin de volume. Un petit livre qui n'a pas à rougir de son format et qui séduit par son propos et son prix (8,50 euros) !

Ed. du Rocher – 226 pages

Daniel Bastié



LE SILENCE DE ROSE

Rose est une lycéenne repliée sur elle-même, qui possède d'énormes difficultés à communiquer et dont l'intelligence bouillonne. Son mal porte un nom : autisme. Tom vient de se faire jeter du lycée où il suivait jusqu'ici sa scolarité. Alors que rien ne les avait préparés à se rencontrer, ils se retrouvent face à face et se sentent attirés l'un par l'autre. Un événement qui va bouleverser leur destin ! Isabelle Laurent signe un roman tout en sensibilité, qui parvient à mettre en lumière les émotions d'adolescents actuels et à dépasser les apparences. Dans une belle langue, qui ressemble par instants à un chant, elle aborde également des questions essentielles, qui nous hantent encore longtemps dès qu'on a refermé ce livre. De facture classique, « Le silence de Rose » se distingue par la force des personnages qui savent convaincre et par la description de l'univers qui compose le monde de Rose et de Thomas.

Ed. Artège – 250 pages

Sam Mas

Isabelle Laurent, mère de dix enfants, est l'auteur de plusieurs essais et romans pour la jeunesse parus chez Artège : la trilogie « La prophétie d'Assise », « Le secret de Lomianki », « Les deux couronnes » (Grand Prix Catholique de Littérature, 2015).



ARTÈGE

ET DIEU DANS TOUT ÇA ?

Ce petit livre a pour seule prétention de guider le lecteur dans l'univers de la philosophie, voire de la métaphysique. L'occasion de se pencher sur une série de questions, qui initient le lecteur à la réflexion sur Dieu à partir de la simple observation du monde. Plutôt que d'user de rhétorique, il pratique un langage simple, afin de le rendre accessible au plus grand nombre. De courts chapitres décortiquent des points tels que l'être humain et ses différences internes, l'être et le divin, penser la création et métaphysique et révélation chrétienne. Des thèmes a priori rébarbatifs, mais traités sans emphase par André Léonard qui a successivement été enseignant à l'université catholique de Louvain, évêque de Namur et archevêque de Malines-Bruxelles. En partant de l'émerveillement de chacun confronté aux beautés qui l'entourent, l'auteur montre avec pédagogie comment ce constat peut mener l'un et l'autre à s'interroger sur l'origine des choses et l'importance du Bien. Un manuel pour circonscrire le monde tel qu'il est. A chacun de voir l'intérêt qu'il peut en tirer ...

Ed. Artège – 130 pages

Sam Mas

André-Joseph Léonard est né à Jambes le 6 mai 1940. Nommé évêque de Namur en 1991, il adopte le nom d'André Mutien avant de devenir primat de Belgique. Il prend officiellement sa retraite en 2015.



GUIDE ASTROLOGIQUE DES CŒURS BRISÉS

L'astrologie est définie comme étant l'interprétation symbolique des correspondances supposées entre les configurations célestes et les affaires humaines, collectives ou individuelles. Ce parallélisme conjecturé fait que l'astrologie est souvent utilisée comme outil divinatoire. Après avoir été plaquée par son amoureux, Alicia se retrouve célibataire à trente ans, un âge où on songe à concrétiser des projets et à avancer dans l'existence. A cela, elle se trouve en passe de perdre son emploi. La hasard (ou la position des planètes ?) la met en présence de Tio, un champion de l'interprétation des signes astraux. Pour elle, il s'agit d'une grande révélation. En maîtrisant cette discipline, elle pourra lire son avenir et ne plus butter dans la vie. Mais connaît-on vraiment le futur ? Plus grave, ne risque-t-on pas de passer à côté de jolies choses et de rencontres nourrissantes en refusant toute notion de hasard ? Silvia Zucca brosse le portrait plein de fantaisie d'une jeune femme à la recherche d'elle-même, mal dans sa peau et taraudée de questionnements. Une héroïne à mi-chemin entre Bridget Jones et Elisabeth Bennett de « Orgueil et préjugés », tout en entretenant une gémellité avec les protagonistes de la série « Sex and the city ». Un premier roman tonique !

Ed. Albin Michel – 496 pages

Sylvie Van Laere



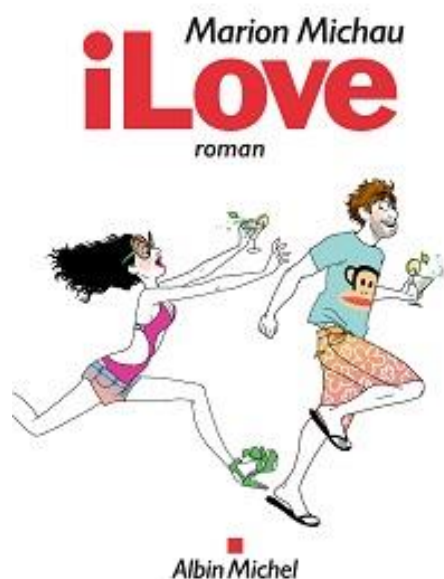


I LOVE

A l'heure du bilan, les ovaires s'agitent et l'horloge biologique rappelle à certaines femmes qu'il ne faut pas tarder si elles désirent avoir un enfant. Pour faire bref, l'héroïne s'apparente à une espèce de Sharon Stone de la charcuterie bavaroise. Pas vilaine mais, disons, sur laquelle personne ne se retourne dans le métro. Une beauté quelconque, sans finesse et un peu terne. Puis, à force de posséder des idées surfaites du célibat, elle n'est jamais parvenue à garder un garçon bien longtemps. Pourtant, elle se répète que la solitude développe maints attraits : ne pas s'encombrer d'un balourd, sortir quand et où on veut. Surtout en choisissant les convives ! Le plus compliqué consiste à rentrer seule. Chaque homme qui lui jette un regard ravive son espoir. Alors, à nouveau, elle se sent prête. Prête à mille concessions, prête à s'offrir, prête à tenter le coup, prête à être mère. Un départ improvisé à Barcelone lui permet surtout de mettre tout à plat et de se découvrir elle-même. Marion Michau signe une belle chronique au féminin, servie par un ton décalé et insolent. Et si tout pouvait commencer, alors que la jeune femme vient de perdre son portable ?

Ed. Albin Michel – 214 pages

Amélie Collard

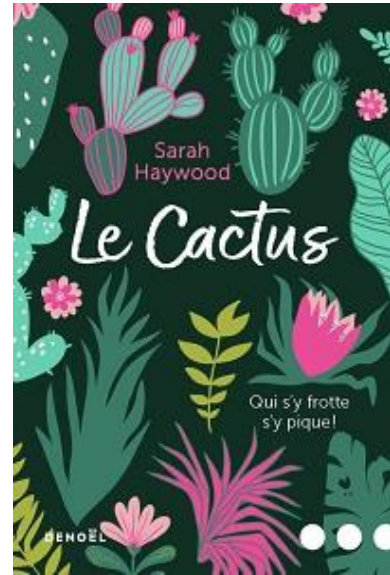


LE CACTUS

Susan Green, quarante-cinq ans, est une battante et sa vie a toujours été réglée comme du papier à musique. A l'instar de certaines femmes actuelles, elle entend mener son existence sans contrariétés, en s'investissant dans un job qu'elle adore, en profitant d'un beau studio dans lequel elle cultive des cactus et en ne s'attachant pas à un homme, même si Richard lui permet de répondre à des pulsions sexuelles ou de l'inviter au restaurant. Entre eux, cependant, le deal est clair : pas d'attache ! Il y a aussi Edward, ce frère qui l'insupporte, paresseux et alcoolique, et qui vit aux crochets de leur mère. Alors qu'elle croyait son univers intangible, tout se fissure brusquement. Sa maman meurt, laissant par testament ses biens à son fils chéri, et elle se découvre enceinte des œuvres de son *sex-friend*. Par la force des choses, elle est amenée à remettre en cause ses certitudes et à bousculer sa vie propre et bien rangée. Bien entendu, l'évolution de Susan est prévisible, mais n'ôte en rien les qualités de l'écriture à la première personne. Le rythme s'accélère dans les derniers chapitres, avec quelques révélations sur l'enfance du personnage principal. Sarah Haywood signe un roman qui parle de la nécessité de s'ouvrir aux autres, du lâcher-prise et de l'improvisation. Sans cela, on se transforme en robot sans états d'âme, égoïste et coupé du monde. « Le cactus » pourrait s'intituler « De quelle manière une femme solitaire passe d'une existence formatée à une vie chaotique mais débordante de passion » !

Ed. Denoël – 444 pages

Amélie Collard



ÉDITIONS
DENOËL

PETITE FEMME

Voilà un roman court très ambigu. Maria est une gamine étrange et extrêmement impudique. A l'école, les professeurs s'interrogent sur ce qu'elle vit à la maison. Subit-elle des relations incestueuses ? Convoquée, Silvia, la mère, nie. Alors que cette dernière fait son marché, son mari chute par la fenêtre et meurt. La petite, qui se trouvait dans la cuisine, affirme ne rien avoir vu ni entendu. Plusieurs années s'écoulent et, maintenant installées à Rome, mère et fille s'opposent. Lorsque Silvia rencontre le bel Antonio, Maria met tout en œuvre pour briser ce couple naissant. Anna Giurickovic Dato propose ici un premier ouvrage aux odeurs de soufre qui explore les contradictions de l'âme humaine. Maria est-elle finalement une victime ou un ange noir à l'esprit pernicieux ? Plutôt que de hurler ou que d'invectiver sa génitrice, elle s'active pour la déposséder de son histoire d'amour et articule tous ses charmes afin d'accaparer les attentions du nouveau venu, en se faisant chatte et intrigante. Assez vite, le lecteur découvre que la vengeance est un plat qui se mange froid. Reste à savoir quel est le mobile de l'adolescence. Un traumatisme passé est-il le fruit du présent tourmenté ? A mesure que les chapitres s'égrènent, un horrible secret se met en exergue. Ce livre ambigu progresse incessamment sur le fil ténu entre innocence et dépravation et nous vaut quelques pages sulfureuses qui rebutent ou suscitent l'admiration. Quoi qu'il en soit « Petite femme » ne laisse personne indifférent et salue l'entrée en fanfare d'une nouvelle venue en littérature.

Ed. Denoël – 179 pages

Sam Mas



SI CLARA ...

Martha Baillie nous propose un récit choral, qui imbrique l'existence de quatre personnes. Il y a Daisy, alitée suite à un accident de vélo, et qui peine à écrire son prochain livre; Julia qui gère une galerie d'art sans se douter que sa soeur Clara vient de rédiger un roman. Toutefois, cette dernière souffre de troubles psychologiques et peine à vivre en accord avec la société. Enfin, Maurice, féru d'aéroplanes, ne sait pas encore qu'il va embarquer subrepticement pour une passion amoureuse à laquelle il ne s'attendait pas. Les vies et les destins se croisent, afin de tisser des liens sans jamais perdre le fil de journées particulièrement chargées. Bien entendu, comme le titre l'indique, chacun se focalise autour du personnage de Clara, à la fois mystérieuse, talentueuse et ... diaphane. Au fil des pages, l'auteure nous parle d'esthétique, d'usage poétique de la langue, d'art et de cimaises. Elle s'interroge aussi sur la nécessité ou non de laisser le hasard nous happer ou, au contraire, de l'appréhender dès qu'il se présente sur notre seuil. A quoi pourraient enfin ressembler nos existences si on acceptait de les débrancher de toute contingence et de se laisser guider en pilotage automatique ? "Si Clara ..." se veut certes complexe, mais est servi par une remarquable virtuosité de plume pour nous entretenir de solitude et d'envies. Assez pour se laisser prendre au jeu d'un quatuor plein de charme !

Ed. Jacqueline Chambon – 204 pages

Paul Huet



**Jacqueline
Chambon**

LA JEUNESSE EST UN PAYS ETRANGER

Dans ce livre émouvant, tour à tour amusant et mélancolique, Alain Claude Sulzer décrit une jeunesse – la sienne ? – dans la banlieue de Bâle. Un monde de jardinets soignés où personne ne divorce et où une femme au volant fait sensation. Une mosaïque de souvenirs des années 1960 et 1970, et dont la paisible tranquillité pourrait s'avérer mortifère si ce n'était le regard plein de malice de l'auteur qui y insuffle de la vie par sa distance taquine. C'est dans ce monde aux volets clos que le narrateur a grandi, un des trois fils d'une mère francophone maîtrisant mal l'allemand et d'un père qui a mis toute sa fierté dans sa maison à la modernité avant-gardiste. Le toit terrasse ne sera pourtant jamais vraiment étanche et le reste de la famille n'appréciera que moyennement le noir de jais des tapisseries et moquettes. C'est là aussi qu'il découvrira son homosexualité. Dans de brefs flashes de mémoire, Sulzer se souvient peut-être lui-même de cours de danse classique où il était le seul garçon, de Mlle Zihlmann qui se faisait conduire à son travail par son père, ou encore de son entrée dans le monde du théâtre.

Ed. Jacqueline Chambon – 240 pages

